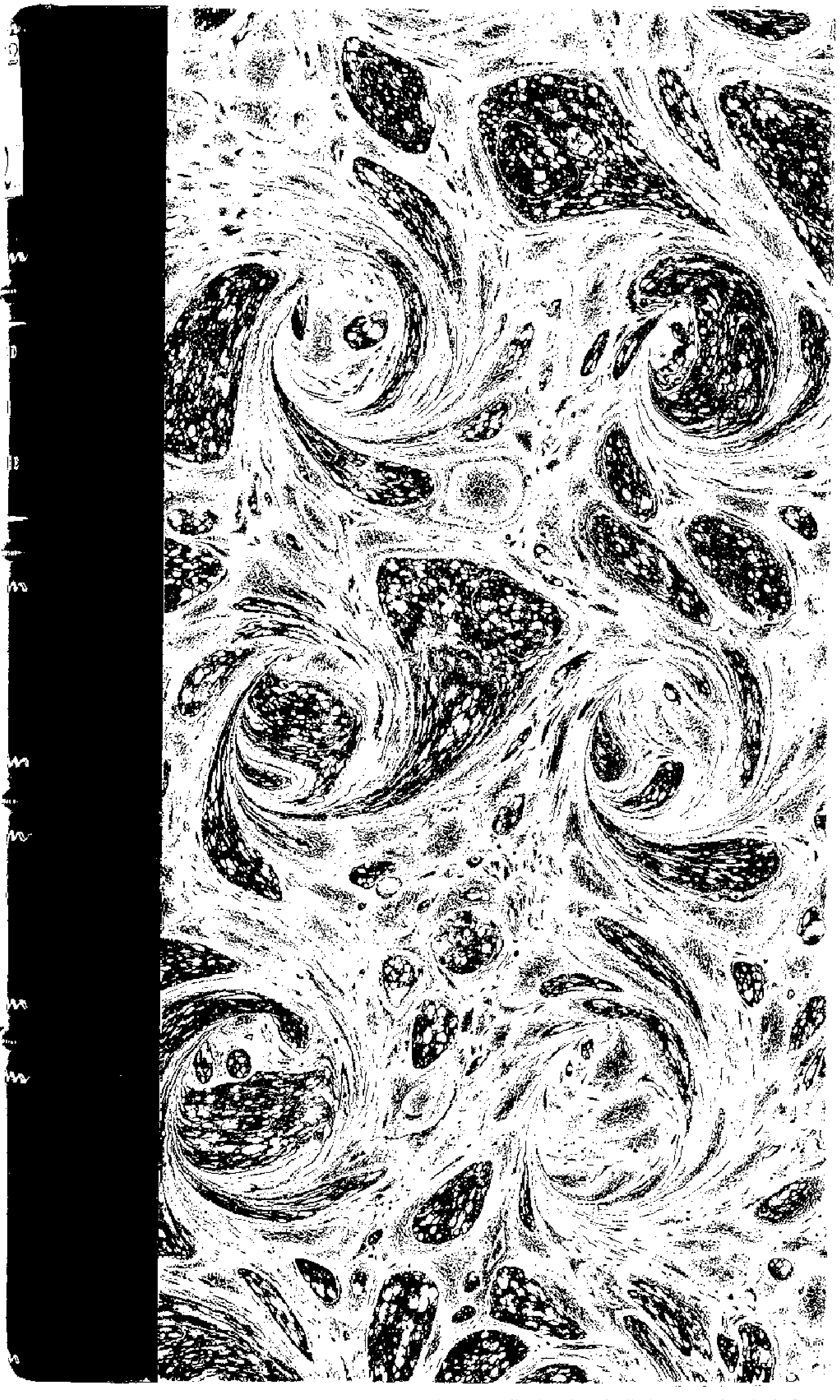
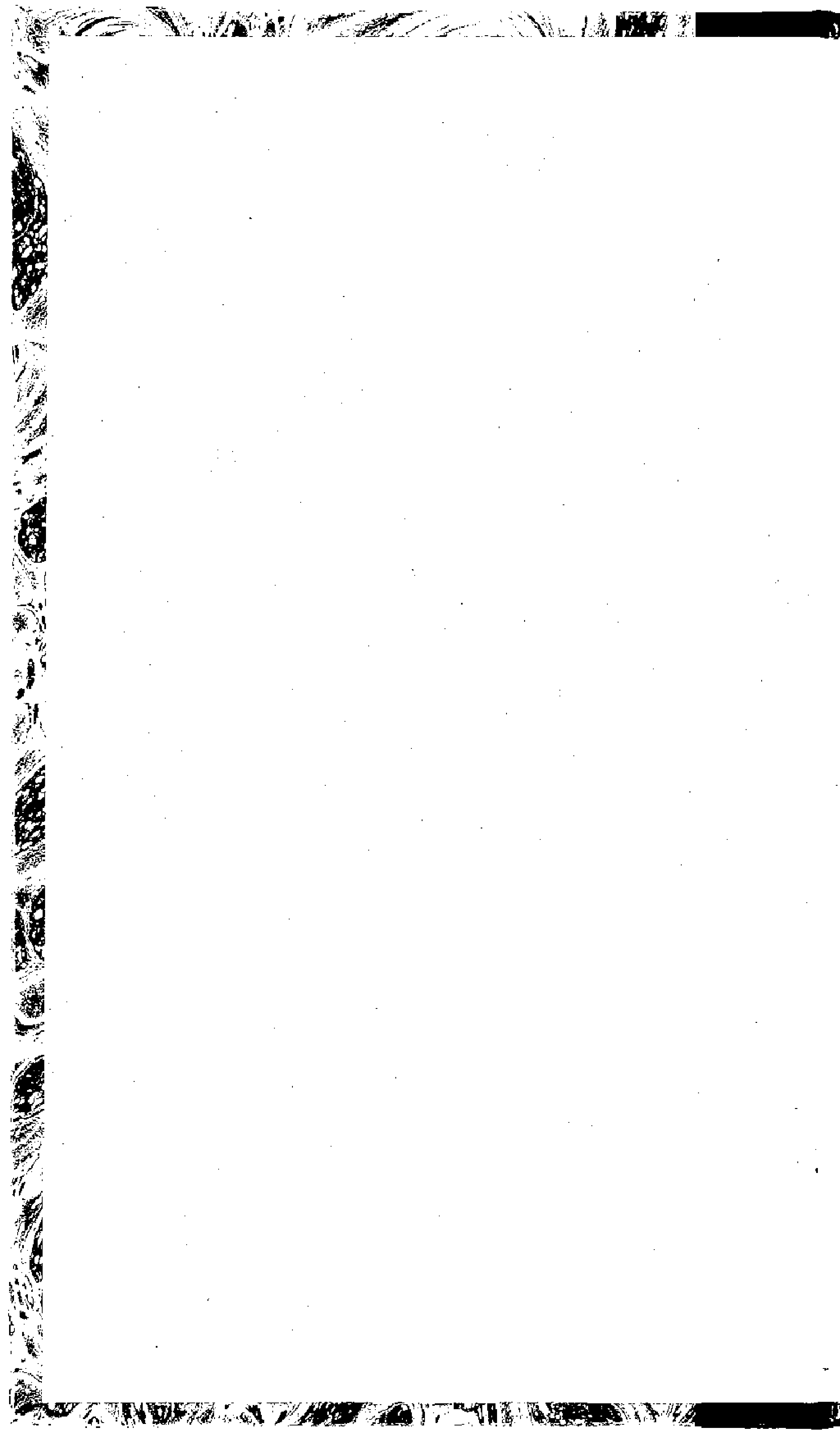




ROSE

ET

BLANCHE.

TOME I.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

ROSE

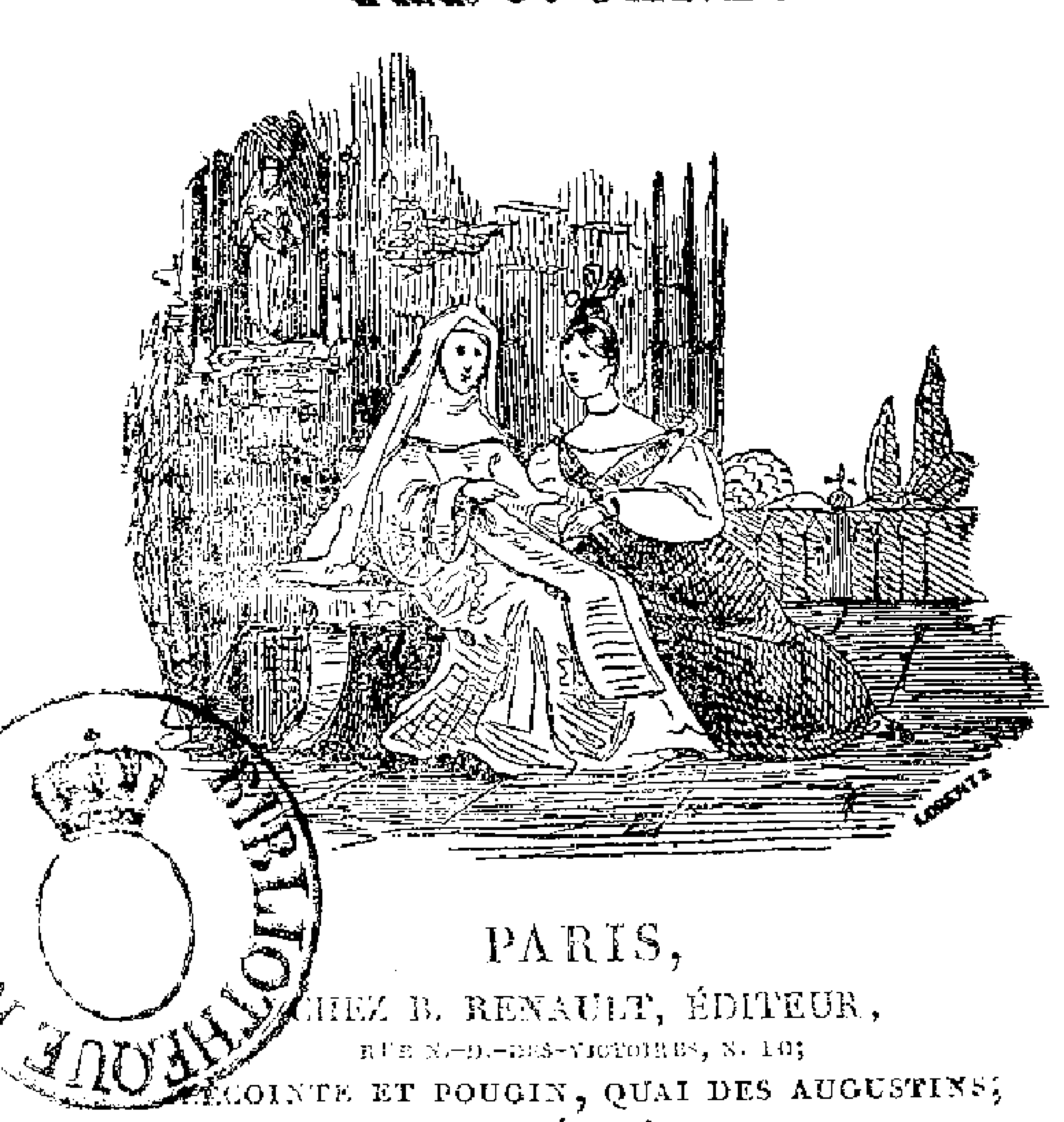
ET

BLANCHE

OU

la comédienne et la religieuse,

PAR J. SAND.



PARIS,

CHEZ B. RENAULT, ÉDITEUR,

RUE N.-D.-DES-VICTOIRES, N. 10;

LECOINTE ET POUGIN, QUAI DES AUGUSTINS;

CORBET AINÉ, MÊME QUAI;

PIGOREAU, PLACE S.-GERM.-L'AUXERROIS;

LEVAVASSEUR, PALAIS-ROYAL.

1831

ROSE ET BLANCHE.

CHAPITRE PREMIER.

La Diligence.

« En route ! dit le conducteur.

« — Rrrroute !.. répéta le postillon. Y êtes-vous !

« — Attendez un petit peu. Je ne monte pas vite à cause de mon ventre.

« — Si ça fait pas mal, disait un garçon d'écurie à la dérobée, de voir un conducteur lourd comme ça.

« — Allons un petit peu, hein, postillon?

« — On ira.... y a pas de doute qu'on ira. On ira sur ses jambes.

« — Oui, mais faut rouler. Un conducteur sait reconnaître les bons enfans.

Oui, je t'en f... murmura le postillon, en serrant la bricole de son maillet. Un postillon sait reconnaître

les conducteurs qui est chien.. Hue?

« — ..... Conducteur, conducteur... Arrêtez... postillon. Sacrebleu! arrêtez donc!

« — Quoi que c'est donc? dit le postillon, en se renversant sur la selle pour retenir ses cinq chevaux.

« — Ce n'est rien, dit le conducteur, c'est une dame que j'oubliais.

« — Nom de D... il oubliait la religieuse!

« — Allons, ma sœur, faut monter à l'assaut.

« — On ne vous donne pas seulement le temps de lâcher de l'eau, s'écria la nonne en grimpant sur l'impériale.

« — Si ça ne fait pas horreur, un ton comme ça! dit une comédienne en se penchant à la portière de la rotonde.

« — Tiens! elle a la jambe solide! dit un officier qui était dans le coupé, et qui voyait la sœur de charité escalader avec hardiesse l'édifice de la diligence. »

La religieuse s'assit dans le cabrio-

let, entre un vieux dragon et une jeune enfant qui portait le costume des novices de l'ordre. Autant cette dernière, pâle et timide sous son capuchon blanc, se tenait silencieuse et réservée, autant la vieille sœur d'hôpital, habituée au sang, aux souffrances, aux gémissemens, aux fatigues, aux voyages, se mettait à l'aise, insouciante et cavalière auprès du grognard. Le militaire, c'était l'élément de la sœur Olympie. En avait-elle vu! des militaires, en avait elle vu! A Limoges, elle avait guéri de la gale le 35e d'infanterie de ligne; à Lyon, tout le douzième de chasseurs lui avait passé

par les mains pour une colique contagieuse ; aux frontières, pendant la campagne de Russie, elle avait reçu des envois de blessés, des cargaisons de gelés, des convois d'amputés. Elle avait exploré le hussard, cultivé le canonnier, analysé le tambour-maître et monopolisé le cuirassier. Le voltigeur l'avait bénie, le lancier l'avait adorée; et, dans une effusion de reconnaissance plus d'un l'avait embrassée en dépit de ses grosses verrues et de sa joue profondément sillonnée par la petite vérole; car elle était si laide, la sœur Olympie, qu'elle pouvait se passer de pudeur. D'ailleurs, les fonctions à la fois ab-

jectes et sublimes qui avaient occupé sa vie, excluaient tous ces ménagemens de modestie, toutes ces périphrases hypocrites, hors de saison au lit du mourant. Sur le lit de douleur, la nature peut se montrer toute nue à l'œil le plus chaste; sous un drap taché de sang et de sanie, sur des membres lépreux ou broyés, de jeunes vierges peuvent bien, sans rougir, promener leurs regards purs et leurs mains vertueuses : la volupté n'oserait franchir la porte des hôpitaux, et le désir n'a jamais habité le grabat infect du moribond.

Aussi, après cinquante ans d'une

semblable existence, après une vie d'emplâtre, d'infections et d'ordures, la sœur Olympie, rude et grossière comme la charité active, n'avait plus de sexe : ce n'était ni un homme, ni une femme, ni un soldat, ni une vierge : c'était la force, le dévouement, le courage incarné, c'était le bienfait personnifié, la providence habillée d'une robe noire et d'une guimpe blanche : c'était une sœur de charité d'autant plus sublime, qu'elle ne s'estimait pas plus qu'une lancette dans la main d'un chirurgien, et se considérait comme un instrument utile à l'humanité, mis en œuvre par la grande volonté de Dieu.

« — Sacrebleu! dit le vieux dragon, en aidant la sœur à grimper à son siége aërien, voyez vous ce f.... animal de conducteur qui oubliait notre infirmière. S'il se cassait une jambe, le vieux gredin, il se rappellerait bien que vous n'êtes pas loin!

« — Que diable voulez-vous? dit la nonne, ce serait mon état; le sien est de courir, comme le vôtre de faire la guerre, n'est-ce pas, mon camarade?

« — C'est parler, ça, ma sœur! mais ces conducteurs de diligence, c'est poli comme.... suffit, je m'entends. En usez-vous, ma sœur.

« — Sensible ! » répondit la religieuse en enfonçant ses longs doigts osseux dans la tabatière du soldat, et en portant à son nez une prise de tabac dont la moitié tomba sur un rudiment de moustache grise qui couronnait sa lèvre supérieure.

« J'avais bien appelé, dit la jeune novice, le conducteur ne voulait pas m'entendre.

« — Je crois bien qu'il n'aurait pas entendu votre petite voix, dit le dragon; il n'entendait pas la mienne, et pourtant je jurais assez haut.

« — Et puis elle est si timide,

cette enfant, dit la sœur, qu'elle n'oserait pas parler à un chat, la pauvre petite ; elle aura de la peine à se faire à notre état. C'est quelquefois un peu rude, et il en coûte plus ou moins pour passer la première année.

« — Mademoiselle est novice ? dit le troupier.

« — Depuis bien peu de temps ; et comme on nous transfère à Paris, je l'emmène de Bordeaux avec moi. Nous avons été chargées d'une mission pour Tarbes, mais nous n'y serons pas long-temps ; arrivées ce soir, nous repartirons après demain ma-

tin, si la novice n'est pas trop fatiguée, car elle n'est pas robuste, cette enfant-là.

« — Hum! dit le dragon en caressant sa moustache et baissant la voix d'un ton d'amateur mitigé par le respect.... C'est un joli brin de femme.

« — Comme ça, comme ça, dit la sœur : ce n'est pas fort, ça ne pourra pas faire le service.

« — Tonnerre de dieu! je vous réponds que.... » Le dragon comprima un sourire libertin, et n'osa exprimer le restant de sa pensée.

« — Non, reprit la sœur Olympie, ce n'est pas ce qu'il nous faut : ça ne pourra pas veiller ; et puis ça n'a pas été accoutumé de bonne heure à la fatigue. Il faut de la santé ; il faut des bras qui puissent retourner un malade, et légèrement encore... Je me rappelle qu'à Strasbourg, on m'envoya chercher une fois pour un major de carabiniers... Il pesait bien deux cents livres : il avait empoigné en Pologne une gueuse de sciatique qui le tenait si bien par les reins, qu'il ne pouvait pas se soulever pour avaler un bouillon. Eh bien ! voyez-vous, j'en venais à bout toute seule. Avec cela, il n'était pas commode du

tout. Il y a des malades terribles quand ils souffrent, c'est même le grand nombre : celui-là jurait à fendre le cœur; moi, je le laissais bien jurer : je trouve que cela soulage une personne dans la souffrance, et que, pour les malades comme pour les infirmiers, qui fatiguent autant qu'eux, ce n'est même pas péché véniel; seulement je ne supporte pas qu'on blasphême le saint nom de Dieu; et quand mon major s'en avisait, je lui lâchais une bordée d'injures directes, qui le mettait dans une grande colère contre moi. Alors il détournait sur moi sa fureur et ses imprécations et; comme je les lui par-

donnais de tout mon cœur ; il n'y avait pas de mal ; j'épargnais ainsi un crime à sa pauvre âme, en l'empêchant de s'attaquer à Dieu... »

Tandis que la sœur et le dragon devisaient de la sorte sur l'impériale de la diligence, la comédienne faisait, dans la rotonde, de coquettes minauderies à un jeune sous-préfet de la restauration, qui n'était pas arrivé, au départ de la diligence, assez tôt pour avoir une place *convenable*. Pendant une vingtaine de lieues, il avait boudé le séminariste et le commis aux douanes, qui complétaient la rotonde. Mais l'ennui

avait fini par dompter cette âme si fière : il s'était aperçu du reste d'attraits que possédait mademoiselle Primerose ; il avait surtout remarqué près d'elle une belle petite nièce dont les longs yeux noirs exprimaient une timidité sauvage parfaitement vraie ou parfaitement jouée. Dans le premier cas, c'était une grande vertu ; dans le second, un grand talent. Le sous-préfet eût aimé, peut-être, à résoudre ses doutes à cet égard ; mais sa sous-préfecture lui rapportait mille écus de rente dont il dépensait un bon tiers à payer le travail de bureau, et il savait bien qu'une éducation coûte cher à entrepren-

dre, surtout quand elle est commencée par une tante ou une mère aussi expérimentée que mademoiselle Primerose. Ses raisons d'économie domestique lui firent penser que la mère était encore assez intéressante pour qu'il s'en occupât exclusivement; et comme sa femme était en couches, comme surtout il voyageait incognito dans un pays où il voyait peu d'inconvéniens à compromettre sa magistrature, il s'était risqué à presser légèrement d'abord le genou de l'actrice de province, puis il avait baisé furtivement une main assez belle; mais à force de galanterie respectueuse et de fadeurs aristo-

cratiques, il avait si bien réussi à ennuyer la demoiselle, qu'il était clair comme le jour que l'actrice allait voyager gratis aux dépens du jeune administrateur, et que celui-ci en serait quitte pour ses frais de cœur, d'esprit et de route. Il commençait à devenir passionné, lorsque la voiture s'arrêta. Le conducteur demanda aux voyageurs s'ils voulaient monter la coté à pied, et alors on put voir se former deux ou trois couples qui témoignèrent des progrès de l'intimité entre les voyageurs des deux sexes. Une vieille marquise moitié ruinée avec un mauvais sujet qui l'était entièrement; une demoiselle qui préten-

dait avoir *reconnu* un jeune homme qu'elle voyait pour la première fois : elle lui persuadait en marchant qu'ils avaient dansé ensemble en bonne compagnie ; la sœur de charité avec le dragon, le séminariste avec une nourrice, et la comédienne avec le sous-préfet.

« Femme adorable ! disait-il en pressant le bras de la dulcinée sous le sien, et serrant les coudes comme un chambellan de l'empire, permettez-moi d'être votre chevalier pour tout le reste du voyage ?

« — Le voyage ne sera pas long,

dit mademoiselle Primerose, qui, aux respects de son adorateur, devinait peu à peu le mauvais état de sa fortune; nous nous arrêtons à Tarbes, où décidément je vais prendre un engagement dans la troupe Robba.

« — Eh quoi ! déjà vous nous quittez ! Eh bien ! permettez-moi de vous offrir, ce soir, un meilleur souper que celui de la table d'hôte?

« — Monsieur, vous pensez bien que deux femmes ne peuvent se permettre une démarche aussi inconsidérée... Que penserait-on de moi, et de l'éducation que je donne à ma nièce ?

« — Femme charmante, dit à voix basse l'administrateur, que tes scrupules sont ravissans !

« — L'imbécille, murmura la comédienne en haussant les épaules. »

Pendant que la vertu de mademoiselle Primerose offrait le rempart de convenance aux attaques du fonctionnaire économe, la petite nièce courait au-devant de la voiture, et d'un air amical et moqueur, s'était emparé du bras de la novice. Celle-ci, douce et craintive, se laissa entraîner, et lorsqu'elles eurent gagné le revers d'un buisson, ne se

sentant plus sous le regard des hommes, la jeune nonne redevint rieuse et légère comme la petite actrice. D'abord elles coururent après les jolis papillons bleus qui voltigeaient dans les herbes ; l'actrice fit une guirlande d'aubépine, qu'elle posa de travers, d'une façon toute espiègle, toute coquette, sur ses cheveux noirs et brillans ; ensuite elle voulut en faire autant à la nonnette, qui s'y refusa. L'autre, opiniâtre et volontaire, courut après elle. La novice, plus grande et plus forte, eût pu se défendre, mais elle ne le voulait pas, et la comédienne, plus leste et plus court-vêtue, s'élança d'un

bond, la poussa, la fit tomber, et lui enleva sa cornette blanche. Alors la jeune sœur se montra toute jolie, toute vermeille, avec ses cheveux courts et noirs, qui bouclaient naturellement comme ceux d'un enfant, sur son front pur et sur son cou de neige; l'actrice lui jeta sa couronne blanche sur la tête, et toutes deux se mirent à rire en roulant sur le gazon, plus fraîches, plus gracieuses que les premières fleurs du printemps.

Puis la novice se releva, et remettant sa coiffe d'un petit air boudeur:

« Finissez, mademoiselle, dit-elle à sa folâtre compagne; ce que vous faites n'est pas bien : si ma sœur Olympie me voyait décoiffée, elle me gronderait.

« — Eh bien! elle te gronderait, voyez donc la belle affaire! Est-ce qu'on ne me gronde pas toute la journée, moi? je m'en moque joliment, va!

« — On vous gronde? dit la sœur en ouvrant de grands yeux bleus; je croyais qu'on ne grondait que dans les couvens.

« — Ah bien oui! cette bêtise! on

gronde partout, au couvent, dans la diligence, au théâtre, partout. Partout les vieilles sont toujours mauvaises pour les jeunes.

« — Au théâtre !

« — Oui, au théâtre ; ça vous étonne ?

« — Vous allez donc à la comédie ? Dites donc, est-ce bien joli ?

« — Joli ? ah, pas du tout : c'est bête et ennuyeux comme peste.

« — Tiens, c'est drôle; une novice

m'a raconté qu'elle avait été une fois à l'Opéra à Bordeaux, du temps qu'elle était petite, et elle avait trouvé cela si beau, qu'elle se le rappelait toujours; elle disait que c'était bien dommage qu'on défendit aux religieuses d'aller dans ces endroits là.

« — Oh ! ma foi, c'est bien bête de vous en empêcher, car c'est bien ennuyeux. Si vous saviez comme moi ce que c'est ?

« — Vous y allez donc bien souvent ?

« — Eh donc, tous les soirs.

« — Tous les soirs ! ça coûte si cher, à ce que disait la sœur Opportune. Vous êtes donc bien riche ?

« — Riche ! je n'ai pas le sou ; mais ça ne me coûte rien à moi : la comédie, au contraire, ça me rapporte... C'est-à-dire, c'est censé me rapporter, car ma mère prend tout.

« — Votre mère ? vous avez donc une mère ?

« — Vous ne l'avez pas vue ? Tenez, celle qui donne le bras à ce monsieur qui a l'air bête comme tout.

« — Votre tante !

« — C'est ma mère.

« — Pourquoi l'appelez-vous votre tante ?

« — Est-ce que je sais, moi ? c'est elle qui le veut : elle est si drôle !

« — Oh ! fi ! est-ce qu'on parle ainsi de sa mère ? Ah ! si j'en avais une, je l'aimerais bien, moi ; mais je n'en ai pas ; je n'en ai jamais eue.

« — Est-elle bête ! elle dit qu'elle n'a jamais eu de mère, est-ce que vous seriez au monde sans cela ?

« — Oui, si Dieu l'avait voulu : Dieu peut tout.

« — Ah oui, le bon Dieu, est-ce que je connais ça !

« — Oh ciel ! ne parlez pas ainsi, mademoiselle : vous ne connaissez pas le bon Dieu !

« — Non, je ne l'ai jamais vu ; mais ne vous fâchez pas, ma bégueule de nonne ; soyons bonnes amies. Tenez, c'est bien laid, ce gros jupon et ce vilain tablier que vous portez, eh bien ! je donnerais de bon cœur tous mes beaux habits

pour être comme vous; car il est impossible que vous ne soyiez pas plus heureuse que moi.

« — Pauvre demoiselle, dit la bonne nonnette en passant le bras de la comédienne sous le sien, vous êtes malheureuse !

« — Comme les pierres quand il gèle. D'abord, j'ai de belles robes, des diamans, des colliers, des plumes, des fleurs; mais rien de tout cela ne m'appartient; je les mets le soir pour jouer; le lendemain matin je me lève aussi pauvre que la veille, avec une vilaine robe et un mauvais

chapeau fané, comme vous me voyez.

« — Pour jouer, vous dites! à quoi donc?

« — Pour jouer la comédie.

« — C'est vous qui jouez la comédie? Est-ce que vous êtes....

« — Comédienne. »

La novice laissa tomber ses deux bras et resta stupéfaite.

« Ah voilà! vous êtes scandalisée; on vous a dit que les comé-

diens étaient damnés, qu'ils avaient des griffes et des cornes, n'est-ce pas? Vous voyez bien que je n'ai pas l'air d'un diable.

« — Non, vous n'avez pas l'air méchant; mais d'où vient donc que vous êtes tombée dans un péché comme cela?

« — Oh! c'est bien malgré moi, va: que veux-tu? c'est ma mère qui m'a élevée pour le théâtre; il a bien fallu faire comme elle voulait.

« — C'est vrai; mais vous devriez lui dire à présent que vous ne voulez plus faire ce vilain métier.

« — Pas mal; elle m'écouterait joliment. Si vous saviez ce qu'elle veut faire de moi, par-dessus le marché? Je vais vous raconter tous mes chagrins : vous ne les direz à personne, n'est-ce pas?

« — Oh non!

« — Eh bien! figurez-vous d'abord que de jouer la comédie c'est déjà bien désagréable; il me faut apprendre par cœur je ne sais combien de pages qui sont bêtes à endormir; et puis, si je me trompe devant le monde, les gens qui sont là et qui paient pour entendre se

moquent de moi, et je les vois rire. Dans la coulisse, c'est bien pis : le directeur me gronde, ma mère me tape, et mes camarades sont bien contentes de me voir pleurer. Cependant, il faut reparaître sur le théâtre avec les larmes aux yeux, et faire semblant de rire, quand c'est dans mon rôle; et il y a souvent dans la pièce de vilaines paroles que je n'ose presque pas comprendre, et il faut que j'aie l'air de les dire avec plaisir, et le parterre rit d'un rire grossier... Va, c'est bien cruel d'amuser ainsi les hommes? Mais tout cela n'est rien auprès de ce qu'on me réserve.

« — Quoi donc ?

« — On veut me vendre.

« — Vous vendre ! est-ce qu'on vend les chrétiens ?

« — On vend les chrétiennes.

« — Ah bast ! dit la novice en riant, vous avez lu cela dans les livres; vous êtes folle : c'est dans la Turquie que les femmes sont esclaves, qu'on les vend pour travailler; Mais en France....

« — Vous ètes dix fois plus bête

que moi. Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une fille ?

« — C'est une personne qui n'est pas mariée.

« — Tiens! quelle niaiserie! Vous n'avez jamais vu des femmes qui étaient bien habillées le soir, et qui se promenaient dans les rues, en appelant tous les hommes qu'elles rencontraient? vous n'avez donc jamais été à Paris?

« — Jamais : j'ai toujours été à Bordeaux. Mais attendez, je me rappelle à présent que quand nous sor-

tions dans les rues, je voyais en effet des dames bien belles qui se promenaient sans châle et avec de petits souliers minces par le plus grand froid; et nos mères nous défendaient de les regarder, parce qu'elles disaient que c'étaient de grandes pécheresses.

« — Eh bien! c'est cela qu'on appelle des filles. Elles commencent par être honnêtes comme vous et moi, et puis on les vend à des hommes qui les déshonorent et qui les laissent là : alors elles sont obligées pour vivre, de courir les rues et de se recommander à tous les passans.

« — Et on leur donne l'aumône? Elles feraient bien mieux de travailler pour vivre.

« — Vous ne savez donc pas ce qu'elles font?

« — Non. Elles volent?

« — Vous êtes pourtant plus vieille que moi. Quel âge avez-vous?

« — Dix-neuf ans.

« — Et moi, dix-huit! Pourtant je sais bien des choses que vous ne savez pas. Ah! vous êtes plus heureuse que moi!

« — Mais dites donc, est-ce que votre mère veut vous vendre comme vous dites?

« — Elle l'a voulu déjà bien des fois, et elle me le dit sans cesse; mais je ne peux pas vous conter cela, vous êtes trop simple; seulement je puis vous dire que je suis toujours honnête!

« — Est-ce que vous ne voulez pas toujours l'être?

« — Oh! je le voudrais; car voyez-vous, je ne peux pas souffrir les hommes! Ils ont tous l'air si insolent

avec les pauvres filles ! si je n'avais pas peur de ma mère, je leur cracherais au nez ; mais je suis forcée d'entendre leurs bêtes de complimens ; et quand j'aurai rencontré un riche, fût-il vieux, mauvais, dégoûtant et sale, il faudra que je me laisse emmener pour faire toutes ses volontés?

« — Toutes ses volontés ?

« — Oui, toutes. Il m'embrassera, il m'appellera sa femme, et je ne pourrai pas lui arracher les yeux.

« — Ah ! pauvre fille ! mais il faut vous enfuir..... Cependant, si c'est la volonté de Dieu, que vous épou-

siez un vieillard... s'il a de la religion, il pourra vous rendre heureuse.

« — Allons! elle ne me comprend pas. La volonté de Dieu! elle est jolie, la volonté de Dieu! S'il y en avait un, souffrirait-il qu'une pauvre malheureuse comme moi fût traînée dans le ruisseau? Et vous, vous allez donc vous faire religieuse?

« — Hélas! pas encore : je ne pourrai faire de vœux qu'à vingt-un an; mais en attendant, je porte l'habit et je fais le service des malades.

« — Pouah!. cela doit être affreux.

« — Oh! oui, mais on s'y accoutume. C'est un devoir; et puis on est sûre de faire son salut.

« — Est-elle niaise, avec son salut! Comme cela, vous ferez des vœux à vingt-un ans?

« — Si l'on veut m'admettre; mais je crains bien qu'on ne veuille point de moi. On dit que je suis trop délicate. Je suis pourtant forte pour mon âge.

« — Certainement oui : vous l'êtes plus que moi. Pourquoi dit-on le contraire?

« — C'est que je me trouve mal

bien souvent, et depuis quelque temps surtout. J'ai fait une grande maladie, et je suis toujours restée un peu triste.

« — Oui, vous avez l'air de rire à regret.

« — Hoé! les voyageurs, s'il vous plaît, en voiture!... « cria le conducteur. Les deux nouvelles amies se séparèrent, et ne se revirent que le soir à Tarbes. Mademoiselle Primerose, après avoir de toutes les manières retourné le cœur et les poches de son adorateur, n'y ayant rien trouvé qui valût la peine d'être dé-

rangé, l'avait congédié assez sèchement; la vieille marquise emmena son dissipateur : La sœur Olympie donna une franche et cordiale poignée de main à son vieux dragon, en lui promettant que, s'il lui tombait un jour entre les mains, il serait soigné comme un enfant chéri : puis elle appela sa petite novice, avec qui elle devait aller passer un jour à l'hospice de Tarbes, pour y opérer une translation de jeunes sœurs qu'on la chargeait de conduire à Paris.

Avant de quitter sa nouvelle amie, la comédienne l'embrassa chaleureusement.

« Nous ne nous reverrons jamais, lui dit-elle : c'est égal, pensez à moi, voulez-vous?

« — Je prierai Dieu pour vous soir et matin.

« — A propos, dit la comédienne, comment vous appelle-t-on?

« — Sœur Blanche.

« — Tiens! c'est gentil, sœur Blanche. Ça vous va bien.

« — Et vous? dit la novice.

« — Moi, je m'appelle Rose..... Adieu! »

La petite comédienne envoya un riant baiser à la jeune nonne qui lui répondit de loin par un sourire doux et mélancolique.

Elles prirent deux chemins opposés dans la ville de Tarbes : déjà elles marchaient en sens contraire dans la vie.

CHAPITRE II.

Tarbes.

C'est un délicieux pays que le Lavedan. Figurez-vous une vallée, longue de dix-huit lieues, riche et féconde, couronnée au midi par les cimes géantes des Pyrénées, et s'inclinant vers le nord jusqu'aux grèves de la Garonne. Toute cette contrée est fraîche de verdure comme les val-

lées de Montmorency, sous un ciel brulant comme l'Espagne. Les fruits précoces y courbent les branches des arbres, alors que les fleurs ne font que poindre aux jardins de la Touraine.

Mais c'est aux environs de la jolie ville de Tarbes, au pied de la chaîne des Pyrénées, que cette nature, bonne et maternelle, se pare de mille grâces coquettes et capricieuses : des varanges de maïs d'un vert transparent se jouent aux reflets du soleil sur la plaine large et riante ; des maisonnettes à toît plat, entourées de sveltes peupliers et de riches massifs,

donnent au paysage un *aspect d'Italie*. Mais rien ne saurait décrire le luxe de ces champs d'arbres fruitiers coupés à compartimens, qui forment des bosquets de plusieurs lieues d'étendue : une vigne, plantée au pied de chaque rangée d'arbres, se jette de l'un à l'autre et s'enlace régulièrement avec les festons de la rangée parallèle. Il résulte de cet entrecroisement de pampres un damier perpétuel de feuillages où toutes les nuances possibles du vert s'épuisent sous les yeux satisfaits et rafraîchis du promeneur.

Aux premiers jours du printemps

de 1825, deux voyageurs en chaise de poste suivaient, vers le soir, la route sinueuse qui descend de Lourdes à Tarbes. Ils cotoyèrent longtemps le Gave qui rugissait à deux cents pieds au-dessous du chemin, captif sous des berceaux de clématite et de vigne-vierge : ils quittèrent ensuite le plus étrangement beau de tous les pays pour se rapprocher de la plaine. Le sol, en s'applanissant, se dépouilla de ses terribles beautés pour se parer des grâces champêtres de l'Idylle aux roches de marbre blanc, aux rugueuses montagnes de schiste et d'ardoise; aux sapins échevelés succédèrent les prairies lisses

et peignées, les abricotiers tout rouges de bourgeons frais comme des joues d'enfant, les ruisseaux paisibles et lents qui, selon l'expression poétique de Quinault, semblent quitter à regret les rives enchantées qu'ils arrosent. Au lieu des aigles criards et des freux, espèce de corbeaux à têtes chauves qui ressemblent à des capucins, on ne vit plus voler dans le ciel que les douces palombes, dont le plumage bleu-ardoise se couvre de reflets d'améthiste et d'émeraude : quelques grands martinets à queue fourchue achevaient dans l'air leurs vastes et souples évolutions. Mais à mesure que la brise du soir s'éleva ,

toute chargée des suaves émanations de la vigne en fleur, les oiseaux se retirèrent vers la montagne, et les pampres se peuplèrent du bourdonnement de ces beaux sphynx ocellés à aîles roses dont l'œil est lumineux comme l'escarboucle des Arabes.

C'était un magnifique tableau, que le coucher du soleil derrière les montagnes : des bandes pourpres, liserées de feu, traversaient un fond orangé sur lequel se détachaient des rayons d'un or plus pâle. Les déchiquetures des Pyrénées se dessinaient en violet clair sur ce brillant horizon, et leurs brèches aériennes, qui

s'enflammaient de la vapeur du couchant, semblaient fumer comme un immense incendie.

L'un des voyageurs de la chaise de poste semblait absorbé par la contemplation de ce tableau splendide. Penché sur le brancard, il cherchait à embrasser encore d'un dernier regard les cieux dorés et les odorantes savanes qui fuyaient derrière lui. Il s'enivrait de parfums, d'air pur et frais, de lumière brillante, de tous les trésors que la nature amie prodigue à l'artiste dans cette heureuse contrée. L'autre, renversé au fond de la voiture, sifflait d'un air complè-

tement indifférent le *Tutto sorridere mi veggo intorno* de la *Gazza ladra*.

« Comme Mainvielle-Fodor fait cette entrée-là, hein? quel goût! »

Ainsi parla le voyageur distrait au voyageur contemplatif.

«—Eh! que me parles-tu de Mainvielle-Fodor, de rentrée, de spectacle? s'écria l'autre. Va au diable, avec ton Paris, ton opéra italien, tes cantatrices! Barbare que tu es! comment peux-tu penser à autre chose qu'à ce coucher de soleil et à ces effets de lumière? toi, un peintre, pourtant! un artiste! Tu étais né pour l'être, mais tu as un grand

malheur, mon cher ami... tes cinquante mille livres de rente t'ont perdu. La destinée t'a trompé ; elle t'a fait riche et bourgeois !

« — Bourgeois ! quand je te parle d'un art comme la musique, quand je fredonne Rossini, quand je nomme Ninetta, Mainviella ! barbare toi-même !

« — Eh ! je l'adore la musique quand je suis aux Bouffes. Je me prosterne devant Mainviella, quand je l'entends : comme la tienne, mon âme palpite aussi dans une phrase de Rossini. Mais se rappeller le luxe de la civilisation, les quinquets

du théâtre et le fard des actrices, c'est un caprice d'imagination par trop fantastique.

« — Ah! fantastique est bien! O mon sublime et romantique ami! donne-moi ton âme de vapeur, ton char de fumée, ton cerveau de brouillard, la nuée que tu chevauches et le manteau de rosée qui te sert de gilet de flanelle, pour que je m'élève avec toi dans les régions éthérées de l'inintelligible et intellectuel fantastique!

« — Animal, que tu m'ennuies? j'ai consenti à t'accompagner, vois-tu? J'ai bien voulu, pour t'empêcher

de voyager seul, accepter les cahots et la désespérante rapidité de la poste, mais c'était à la condition que tu ne me ferais pas rire ; car rien ne me rend triste comme ta gaîté.... »

Le voyageur insouciant se mit à chanter.

Oui, je suis triste, moi,
  C'est là ma folie.
Je ne vivrais pas, je crois,
  Sans la mélancolie.

« — Est-il heureux de s'amuser de tout ! dit le voyageur romantique.

« — Heureux ! ah, oui, je t'en réponds ! je suis heureux, moi, c'est connu : je ris, je bois, je chante et je t'ennuie : c'est ma destinée, j'en

veux jouir, j'en veux abuser; je veux te faire prendre les pinceaux en horreur, les portraits de grands chemins en exécration, les romans en pitié et l'amour en commisération. Mon pauvre Laorens! si tu savais comme c'est bête de vivre au sérieux comme tu fais! Moi, je traverse l'existence comme un ouragan: c'est le vent qui pousse, soulève, bouleverse et entraîne tous les événemens de ma vie... Tu en veux du romantique; en voilà, en voilà à pleines mains! en veux-tu encore, écoute.

« — Oh! fais-moi grâce, tu m'assommes.

« — Si fait, écoute, je me sens en verve. Comme toi, j'ai travaillé pour l'avenir. J'ai été pauvre, ou du moins gêné. J'ai fait des dettes et des croûtes : j'ai eu des parens impitoyables qui refusaient de se prêter à mes folies, et se fâchaient quand je voulais dépenser en huit jours le fruit de cinquante années de leur travail et de leur économie. Alors, mon cher Laorens, j'ai connu l'infortune et les soucis qui rongent le cœur, et les créanciers qui grattent à la porte, et la frénésie qui dévore le cerveau, et la faim qui creuse l'estomac, et la tentation du suicide qui nous entraîne jusqu'au bord du parapet, et

le besoin de conserver son existence, qui nous fait soupirer, en passant les poches vides devant l'insolent étalage d'un restaurateur. Et mes joues se sont cavées, le vent de l'adversité a courbé mon frêle individu ; je suis devenu poitrinaire, j'ai toussé à désespérer tous les poètes toussant leurs poumons dans leurs vers : ma bonne femme de mère en pleura. Mais un jour, au lieu de lait d'ânesse, elle s'est avisée de remplir ma bourse ; alors, je me suis senti remettre ; mon individu s'est trouvé renaître, ma poitrine excellente, mon appétit robuste, mon avenir brillant, mes parens ravis de joie...

et les sentiers fleuris de la destinée m'ont reçu jeune et riche, ardent et audacieux, parcourant d'un vol d'aigle... Tiens! en voilà un qui passe! non, c'est un choucas... donne ton fusil...

« — Non, laisse-le tranquille : tu lui ferais peur, à quoi bon?

« — C'est pardieu bien possible, ce que tu dis-là... Reprenons notre discours... Que disais-je?

« — Je n'en sais rien, je n'ai pas écouté un mot. J'ai de ton esprit railleur dix pieds par-dessus la tête. Mais dis-moi donc, Horace, toi qui

possèdes l'art d'égayer un repas, de fermer l'entrée d'un salon à toute discussion sérieuse, de trancher par un calembourg la question la plus grave, de dégoûter tous ceux qui t'approchent d'avoir du bon sens devant toi, dis-moi pourquoi ton rire me serre le cœur, pourquoi tes railleries ne me causent ni dépit ni plaisir, pourquoi ta folie me pénètre d'un froid mortel, pourquoi ta société, jadis si précieuse et si nécessaire, me devient chaque jour plus insipide et plus fatigante? quel plaisir prends-tu à te rendre insupportable, toi, jadis si aimable, et pour moi si contagieusement gai? Ta

folie était charmante alors, parce qu'elle était involontaire ; aujourd'hui qu'elle est systématique, elle m'ennuie comme un raisonnement. J'aimerais mieux rapprendre les mathématiques que de suivre un cours de ta philosophie épicurienne. Il est passé quelque chose d'extraordinaire dans ton esprit ; ta vie a reçu un choc violent ; tu as éprouvé une grande commotion, mon ami ; une douleur morale au cœur, ou une lésion physique au cerveau, dis?

« — Rien de tout cela, j'ai vécu, voilà tout le secret. J'ai vu que le bonheur n'était pas dans les choses, mais dans l'aspect de ces mêmes

choses. Alors, j'ai voulu tout voir au travers de mon prisme; car, si je touchais les objets que j'ai contemplés à l'œil nu, je les briserais de colère et de dégoût.

« — Voilà donc cet homme heureux! ce rieur éternel, ce viveur envié de tous! Je me suis toujours douté qu'en fouillant au fond de ton cœur, je serais forcé de te plaindre.

« — De me plaindre, moi! allons, va te promener avec ta pitié. C'est moi qui te plains de ce que tu te crois heureux. Je prévois les déceptions qui t'attendent, l'abîme où tu vas rouler; je vois le spectre qui trace sur la muraille de ton palais

enchanté la sentence de prédiction, le sceau de la fatalité. Pauvre insensé ! qui t'énorgueillis dans un calme menteur et que le réveil tuera peut-être! Au lieu que moi, mon lit est fait; il est dur, il est épineux, il est atroce, mais j'y suis accoutumé, j'y dors à merveille, je n'en sens plus les tortures ; je me suis retiré sain et vigoureux après le supplice, et j'ai survécu à la mort de toutes mes illusions. Enviez-moi tous, et ne me plaignez pas; je suis plus fort que vous ; j'ai vaincu la destinée, j'ai mâté la douleur ; je me nourris des poisons qui vous tueraient ; je joue familièrement avec des mons-

tres dont la seule pensée vous fait frissonner.

« — Mon pauvre Horace! dit tristement Laorens, en lui pressant la main. »

Celui-ci était animé, son œil lançait des flammes; il était beau comme l'ange déchu de Milton.... Il éclata de rire en voyant la figure douce et caressante de son ami. Le bruit des roues sur le pavé interrompit leur entretien. Ils entraient dans la ville de Tarbes, dont les murailles blanches prenaient une teinte rose au reflet du couchant.

Ils traversèrent l'Adour sur un pont de marbre, et passèrent rapidement au travers de ces rues de cailloux, propres et aérées, que des ruisseaux d'une eau crystaline arrosent sans cesse, et que bordent des maisons basses, invariablement construites en galets de rivière. Enfin ils atteignirent l'immense place du marché dont la principale beauté consiste à encadrer un vaste espace de ciel méridional si pur et si bleu. Ce ne fut pas sans peine que le postillon parvint à se faire jour parmi la foule assemblée pour les fêtes de la foire, et à gagner la porte de l'Hôtel-de-France.

L'hôte, qui s'appelait infailliblement comme tous les hôtes de la Gascogne Cap de Fer, Cap de Ville, Cap de Biou, vint, le bonnet à la main, recevoir les honorables personnages, et les conduisit dans une vaste salle meublée à l'antique; puis, avec l'obséquieuse politesse d'un aubergiste qui sait son monde, il fit promptement servir aux voyageurs un fort bon souper, pendant lequel il se tint près d'eux, la serviette à la main, babillant d'un air moitié intime, moitié laquais.

Horace se plut à le faire causer. Grâce au plaisir que l'homme des

petites villes trouve à déchirer son prochain, le cynique philosophe eut bientôt appris de la bouche de l'aubergiste tous les propos de la province, toutes les affaires publiques et secrètes, depuis le prix courant des chevaux en foire, jusqu'aux amours de la nièce du grand vicaire avec un officier employé à la direction du haras royal, lesquels amours avaient entraîné la malédiction paternelle de l'oncle de la nièce : une sévère réprimande de Monseigneur l'Évêque pour le scandale arrivé dans la famille de monsieur son vicaire, et une violente querelle entre ces deux prélats, qui s'étaient mutuelle-

ment reproché beaucoup d'écarts...

Ce bavardage insipide fatigua bientôt Laorens. Il n'aimait pas à voir la vie à sec, triviale et mesquine comme il l'entendait raconter. Il en cherchait toujours le côté poétique; et, avec un peu d'art, il savait trouver le bonheur qui échappait à toute l'habileté du stoïque Horace. Il quitta la table, et s'approcha de la croisée pour contempler le spectacle animé qui se déployait sous ses yeux.

La place était inondée des flots d'un peuple bigarré où l'on pouvait facilement reconnaître par groupes et par veines les divers types de

toutes les provinces méridionales de la France ; car ces foires considérables attirent les commerçans de toutes les classes, depuis le montagnard métis de Saint-Sébastien, jusqu'au riverain de la Méditerranée. Toute cette race cuivrée se divise en nuances bien distinctes. Le Provençal irascible, orateur passionné du moindre rassemblement, se faisait remarquer par la vigueur de ses proportions, la blancheur de ses dents et l'éclat de sa voix. Le Basque, petit, musculeux et brusque, ne perdait aucune occasion de développer la richesse de ses formes et l'élégante souplesse de ses mouvemens. Sa fi-

gure, plus spirituelle que jolie, révélait toujours une fatuité naïve et confiante. Quand un Basque marche avec sa grâce native, le corps serré dans son ceinturon rouge et sa toque bleue sur l'oreille, sa poitrine semble bondir de la joie d'exister, et ses yeux noirs disent à toutes les femmes : Il n'est pas une de vous qui puisse résister à ce regard-là. Le Béarnais, moins pétulent, mais plus beau, mêle à la vivacité méridionale quelque chose de la langueur espagnole. Puis, venaient pêle-mêle les champêtres habitans de ces mille vallées qui ont chacune leur costume, leurs mœurs et leurs langues.

On les reconnaissait à la couleur et à la forme de leur bêret ; ceux de la vallée d'Aure portaient la toque blanche à houppe de laine bleue : ceux de Gèdre, la toque rouge et blanche ; ceux d'Aran une barette grise, et ceux de Luz un bonnet rayé tombant sur les épaules, et qui se rapprochait de la rézille espagnole. Mais généralement tous ceux du Bigore affectaient une propreté simple et un costume uniforme. La même étoffe de laine brune sans teint composait leur veste ronde, leur pantalon large et leur toque plate. Ces pantalons étaient un premier pas vers l'adoption des nouvelles modes

françaises. Tout ce qui végétait ignoré dans le fond des gorges de la montagne portait encore la culotte courte et serrée sur les hanches, le bas blanc ou rayé, et l'espadrille de peau de vache, attachée comme un cothurne autour de la jambe.

Mais rien, non rien ne saurait peindre la grâce piquante de ces femmes pâles, aux yeux veloutés, dont les formes riches et développées rehaussent la finesse prétentieuse du corsage et la délicatesse des pieds et des mains. La montagnarde au jupon court, à la jambe nerveuse, est grave et fière sous son capulet écar-

late : mais, après la Vénitienne, il n'est que la grisette Béarnaise qui connaisse toutes les ruses de la mantille, et qui sache faire montre des trésors de sa beauté en feignant de les renfermer mystérieusement sous la longue cape qui l'enveloppe tout entière. L'Agénoise hâlée trahit dans tous ses mouvemens je ne sais quelle souffrance voluptueuse ; et la Languedocienne rieuse, blanche et rosée, semble défier les ardeurs du soleil dont elle est fille.

Au milieu de ces gracieuses figures, on voyait se détacher tantôt les traits rudes et sauvages d'un vieux

Catalan, dont les blancs cheveux tombaient sur une barbe noire : tantôt la face majestueusement idiote d'un Navarrais aux cheveux plats, à l'œil fauve ; ou celle d'un Portugais au profil de chèvre, au teint de bronze. Çà et là, des soldats de la ligne, *Jeanjean* de tous les pays, et de pimpans officiers de cavalerie en remonte, lorgnaient quelques femmes enchaînées au bras de ces maris défians et absolus qu'on offense, mais qu'on ne trompe pas.

Cette multitude hétérogène offrait un coup d'œil étrange et piquant : les mantes brunes doublées de cou-

leurs claires et tranchantes, les manteaux espagnols à grands carreaux comme les plaids de l'écosse, les capuces pointues et les collets tailladés, les faces brunes, blêmes, olivâtres et avinées, les voix glapissantes, les shakos, les barettes et les sombréros; toutes ces têtes, toutes ces étoffes, tous ces bruits, toutes ces volontés, se heurtaient, se pressaient, se confondaient comme les teintes variées d'une forêt d'automne agitée par le vent.

CHAPITRE III.

Les Comédiens.

« Est-ce que tu me boudes, mon cher Horace ? dit Laorens, quand l'hôte les eût enfin laissés seuls.

« — Moi, pourquoi donc ?

« — C'est que j'ai été singulièrement rude avec toi !

« — Bah! je ne m'en souviens plus.

« — C'est un peu ta faute. J'étais

plongé dans une extase ravissante, et tu es venu m'en tirer par une question digne de celle que Shandy adressa à son épouse, un certain 1er du mois.

« — Allons! vas-tu recommencer? que ferons-nous ce soir pour nous désennuyer?

« — Est-ce que nous nous ennuyons?

« — Non; mais si nous restons ici tête à tête, sans occupations, nous allons nous disputer jusqu'à trois heures du matin.

« — Eh bien! disputons-nous! c'est un plaisir comme un autre.

« — Il commence à s'épuiser entre nous deux. Qu'y a-t-il à voir dans cette ville ?

« — Regarde cette place, cette foule, ces costumes, ces figures.

« — Ah! que d'hommes rassemblés! cela infecte. Que de turpitudes agglomérées sur un point du sol! c'est comme un immense tas d'ordures. N'as-tu que cela pour m'amuser ? Holà ! monsieur l'hôte, montez ici un instant, je vous prie. »

L'hôte reparut aussitôt. Il n'était pas loin, peut-être écoutait-il à la porte, afin d'aller apprendre à sa femme que les deux voyageurs étaient

deux artistes, deux généraux, deux lords, deux députés, deux hidalgos, deux banquiers ou deux avocats.

« Que fait-on, le soir, dans la ville de Tarbes? lui demanda gravement Horace.

« — Mais, monsieur, on va, on vient, on fait une chose ou une autre.

« — A merveille : je comprends parfaitement; mais encore?

« — On se promène, on reste chez soi, on joue aux cartes avec sa société, on prend du punch, j'en fais d'excellent ; on va au café, quand on est bien avec les militaires, et on

joue au billard ; ou bien encore on va à la comédie.

« — Ah! ah! vous avez une salle de spectacle ?

« — Fort agréable , monsieur.

« — Et des acteurs ?

« — Meilleurs qu'à Paris. Une troupe toute fraîchement recomposée, et que personne encore n'a vue dans le pays.

« —C'est pourquoi les acteurs sont excellens ? Allons , Laorens, je vais à la comédie, moi ; si ça m'amuse , j'applaudis comme un forcené , je jette les hauts cris , j'enlève la prima

donna. Si ça m'ennuie, je fais du scandale, je siffle, je jette des gros sous, j'assomme les opposans! enfin, je veux m'occuper d'une façon ou d'une autre, comme dit monsieur notre hôte. Viens-tu?

« —Certainement : pour t'empêcher de faire trop de sottises. »

Le genre de nos pièces de théâtre à la mode serait peu goûté dans cette contrée ardente où les émotions factices ne suffisent pas à l'énergie du sang. Nos mélodrames sanguinolens, et tout au plus les tigres anodins, les lions bénévoles de M. Martin, éveilleraient un cri de plaisir parmi

des spectateurs qui trépignent de joie à la vue d'un homme déchiré par un taureau ; des chiens éventrés, un cheval qui fuit en traînant ses entrailles sur la poussière, un joli garçon lancé à vingt pieds en l'air ; voilà ce qu'il faut à ces âmes de métal brut. Les acrobates merveilleux du boulevard du Temple, les séculaires ascensions de madame Saqui ne brilleraient pas non plus parmi ces Basques dont les muscles d'acier rompraient plutôt que de fléchir, et dont les bonds élastiques rivalisent avec ceux de l'isard des montagnes. Le goût des émotions fortes et des entreprises surhumaines nous vient de

ce climat et ne peut y retourner qu'énervé ou émoussé par notre tiède civilisation.

C'est pourquoi la troupe de M. Robba se garda bien de couvrir son affiche d'une annonce comme celle de *Thérèse*, *du Père juge*, ou *du Meurtrier;* mais on y vit les *Rendez-vous Bourgeois,* opéra-comique tout nouveau, et les *Anglaises pour rire,* vaudeville non moins neuf; alors la foule se pressa dans l'étroite salle qui ne méritait rien moins que le titre d'agréable dont l'hôte l'avait gratifiée; et les méridionaux, passionnés pour la musique, se prépa-

rèrent aux mêmes impressions, aux mêmes trépignemens que la capitale, devant la toile qui leur cache Mainvielle, Malibran, ou Pasta.

La soubrette n'était presque pas plus grosse, presque pas plus vieille que madame Boulanger ; c'est pourquoi Horace la laissa chanter faux avec une rare indulgence. L'ingénue, enceinte de sept mois, commença à le divertir; mais à la vue du père noble, représenté par une jeune et jolie fille, sa gaîté devint si expansive, ses apostrophes au toupet et à la culotte courte, si hautes, si directes, que Laorens fut forcé de l'emmener au mo-

ment où l'orage du mécontentement public allait éclater autour d'eux ; encore, pour le soustraire à ce danger, d'autant plus imminent qu'ils étaient sans protection aucune dans la ville, fut-il obligé de lui proposer de s'introduire ensemble dans les coulisses, pour examiner de plus près le singulier accoutrement du père noble.

Arrivés à la porte du galetas qui servait de foyer aux acteurs (local qui avait servi jadis de sacristie à l'église, convertie maintenant en théâtre), les deux amis trouvèrent pour gardien du pandæmonium drama-

tique un vieux perruquier classique, poudré à frimats, beau diseur, grand fabricant d'anecdotes controuvées, grand confident d'amourettes divulguées le lendemain, habile messager de billets doux, que tout le monde lisait avant la personne propriétaire du nom malencontreux hasardé sur l'adresse ; en un mot, l'homme le plus important, le plus précieux, le plus utile et le plus actif de la cité provinciale.

Il déclara d'abord que la troupe était fort décente, que les actrices étaient toutes vertueuses, qu'il y avait des pères et des maris très-jaloux de

leurs droits, qu'enfin personne n'entrait sans une faveur spéciale. Mais une brillante pièce de cinq francs modifia rapidement ses opinions, et le rendit presque aussi sceptique qu'Horace à l'égard des principes professés en ce lieu.

Le premier personnage que les deux amis saluèrent dans la coulisse fut le malheureux père noble avec son haut-de-chausses trop long d'une coudée, son habit carré dont les basques lui tombaient sur les talons, et sa perruque hérissée sur une petite mine espiègle et rose qui ne pouvait pas venir à bout de se rendre

laide. La pièce venait de finir : Horace ne put résister à l'envie d'arracher la perruque vénérable, et de voir le *vieillard* en longs cheveux noirs. Il se préparait même à pousser plus loin ses investigations, en tirant les manches d'un habit pailleté dont l'ampleur se prêtait peu à une longue résistance, lorsque la respectable tante, Mlle Primerose, qui venait de remplir le rôle de cuisinière dans *les Rendez-vous bourgeois*, vint au secours de la pauvre Rose. Elle feignit de se trouver mal, d'être en colère, au désespoir ; puis elle se calma en voyant la mine cavalière, les manières franches, la riche chaîne d'or

du prétendant, la bonne tenue de son ami, et surtout en écoutant un mot que le perruquier lui glissa à l'oreille ; elle ordonna même à sa nièce d'aller se débarbouiller et de prendre le costume de son rôle pour la seconde pièce. Rose obéit d'un air de dédain et de bouderie qui la rendit fort piquante, malgré les rides de crayon et les nuages de poudre qui grimaient son jeune visage.

« Je te dis que c'est une fort jolie fille, dit Laorens à son ami.

« — Laisse-moi donc tranquille ! dit Horace : ne vas-tu pas tomber amoureux de cette mine chiffonnée !

Allons, je t'en défie ; fais-moi le plaisir d'essayer, pour me montrer jusqu'où peut aller la rare faculté que tu possèdes d'embellir le néant et de poétiser le ridicule.

« — Mon Dieu ! il y a peut-être, dans les salons de la finance, telle femme jeune, belle, adorée, qui, sous le costume d'un père noble, serait plus absurde que la pauvre enfant que tu dédaignes. Eh bien ! je parie qu'elle sera charmante tout-à-l'heure ; je dois me connaître en visages, peut-être : c'est mon état.

« — Oui, tu es peintre comme on est épicier. Tu reconnais la belle

chandelle sous l'enveloppe de papier gris, rien qu'au parfum qu'elle exhale.

« — Quelle ignoble comparaison!

« — Digne du sujet qui m'inspire. Eh! mais, quelle est cette petite en robe blanche et tablier rose?

« — C'est le père noble.

« — Pas possible!

« — Sur mon honneur.

« — C'est, ma foi, vrai. Miracle! elle est délicieuse! Voyons, ma princesse, dit-il en élevant la voix, daignerez-vous venir recevoir les hommages que vous méritez maintenant?

« — Approchez, mademoiselle, dit la tante d'un air sévère ; approchez, quand on vous le dit... Que craignez-vous? Pardonnez-lui, messieurs; c'est une niaise de première force. »

Rose s'approcha d'un air hautain et mécontent. Elle salua avec raideur, et se tint sous le regard des deux amateurs avec l'impatience et la fierté d'un beau cheval de main qu'on examine.

« C'est prodigieux! dit Horace en la lorgnant comme elle s'échappait rapidement, heureuse d'échapper à cette impertinente revue. Allons, mon bon Laorens, la petite est adorable-

ment belle. Te voilà amoureux, pauvre diable! Je te plains, tu vas être malheureux pendant au moins trois semaines.

« — Ma foi! j'ai fait de plus mauvais choix dans ma vie. Pourquoi ne tenterais-je pas l'aventure?... Mais voilà le diable! La tante est fort avide: j'ai déjà pénétré les replis de son noble cœur, et ceux de ma bourse ne sont pas plus impénétrables; je ne suis pas riche.

« — C'est un cœur large, un cœur à engloutir cent mille francs. Mais pas de folie! pour ce prix là tu aurais la première actrice. Peut-être

la première vertu de Paris. Soyons rangés : rappellons-nous que nous sommes en voyage. Fais ton prix le meilleur possible, à la satisfaction des parties contractantes.

« — Je n'ai pas cent francs à jeter après une folie.

« — Es-tu fou ? sur mon honneur, je jure que cette nuit je grise mon philosophe moraliste, et que je lui fais consommer la séduction de l'innocence.

« — Oh ! laisse-moi en repos ! je n'aime pas les folies préparées ; elles finissent toujours par une déception.

« — Ne t'occupe de rien, je me charge de tout. La partie de plaisir, le souper, les arrangemens avec la respectable mère, le boudoir même, si tu veux, tout cela me regarde. Va faire la cour à la petite : surtout pas trop de sentiment : moi, je vais tout préparer pour m'occuper de ton bonheur. »

Ce qui fut dit fut fait. Horace commença par dépêcher le perruquier dans toute la ville, pour lui faire dresser un copieux et friand souper. Il savait bien que le premier soin de son Mercure à ailes de pigeon serait de prévenir la tante de toutes

les démarches qu'il allait faire, de toutes les résolutions qu'il voulait prendre : aussi ne lui cacha-t-il rien ; et, d'un ton parfaitement digne, où la galanterie et la familiarité se confondaient à doses égales, il s'informa, en jouant avec la chaîne d'or qui tombait sur son gilet de velours, si Mlle Primerose, daignerait accepter une modeste partie de plaisir, lui laissant la faculté d'inviter ceux de ses camarades qui lui seraient agréables. Ensuite, il parla de Rose, dont il vanta la bauté ; de Laorens, dont il chanta en prose poétique le bon cœur, l'âme grande, et le château qu'il avait sur les bords de la Loire :

homme rare, homme étonnant, capricieux et fantasque, mais payant ses caprices aussi cher que fantaisies de prince. En moins d'un instant le perruquier fut instruit de tout : il n'en fallut pas davantage à Mlle Primerose pour tout savoir. Obligée de résister d'abord, elle résista : puis sévère par convenances, elle s'apaisa par faiblesse, en voyant quelques pièces d'or qu'Horace avait données, pour Laorens, au perruquier, son entremetteur ; et par une déduction d'idées des plus logiques et des plus faciles à suivre, il fut pour elle évident et clair que celui qui payait ainsi les chances d'un succès douteux n'aurait pas as-

sez du budget pour payer le succès lui-même. Le marché fut donc conclu à la satisfaction de tous. Les parties ne s'expliquèrent pas, mais s'entendirent parfaitement, excepté Rose, qui servait d'enjeu et ne s'en doutait pas; pauvre victime! qui allait monter, insoucieuse, aux marches de l'autel où elle devait tomber, jeune, belle et vendue.

Le spectacle fini, Rose, appuyée sur le bras de Laorens, suivit sa mère que conduisait Horace d'un air de triomphe bouffon. Quatre autres comédiens, une vieille scélérate trop laide pour inspirer de l'envie à la

Primerose, le directeur M. Robba, qu'elle avait intérêt à se rendre favorable ; un grand garçon boucher qui s'était engagé pour les rôles de tyran, et un jeune aspirant aux rôles de niais, complétaient la partie. Le perruquier marchait en tête de la bande, un fallot à la main ; il dirigait la gaie caravane vers une maison d'assez chétive apparence dont il ne s'avouait pas tout haut le propriétaire, mais dans l'intérieur de laquelle plus d'un couple avait trouvé, grâce à lui, tous les enchantemens, toutes les délices de la vie. La chambre était éclairée d'un assez grand nombre de chandelles, et pa-

rée d'un souper assez brillant pour la circonstance : force flacons de vin mousseux, force bouteilles de liqueurs, des fruits, des friandises pour les *dames,* le tout disposé d'une façon vraiment galante par le perruquier et ses servantes, grandes Béarnaises à l'œil vif, qui avaient un peu compromis, dans Tarbes, la moralité, jusqu'alors intacte, du propriétaire de ce galant manoir.

Comme celui-ci ne pouvait s'approcher de Laorens, sans éveiller les soupçons de la pauvre Rose, toujours fort ignorante de ce qui se tramait autour d'elle, il prit Horace à l'écart,

avant qu'il se fût mis à table ; et, lui montrant un jardin abrité par des buissons de clématite et de charmille touffue, il lui remit la clef d'un pavillon situé assez loin de l'habitation principale pour qu'un rendez-vous pût s'y réfugier sans scandale et sans bruit. Il fut convenu que le perruquier s'occuperait inclusivement des convives, et que M. Horace Cazalès protégerait la retraite de son ami par le jardin, lorsqu'il en serait temps.

Le souper, d'abord silencieux entre gens dont l'estomac était peu accoutumé à une si bonne aubaine, devint

peu à peu pétillant de verve et de licencieux propos. La vieille actrice, consommée dans le crime, se mit à raconter des histoires de sa jeunesse, d'un libertinage si raffiné, que les chastes oreilles de Rose n'y comprirent pas un mot, et que ses joues ne s'animèrent pas d'une teinte plus vive aux passages les plus scabreux du récit. Chacun alors imita l'exemple de la duègne : Mlle Primerose dépouilla tout-à-fait sa vertu mercantile; et à la veille d'être débarrassée de l'innocence de sa fille, se permit devant elle des confessions étranges. Un seul des convives gardait en buvant un silence mélancolique : c'était le *niais*,

dont la Primerose faisait pourtant un cas particulier. Pressé de payer son contingent d'anecdotes scandaleuses, il posa sa serviette auprès de lui, prit un air encore plus grave, et d'un ton solennel commença en ces termes :

« Mesdames et messieurs, vous voyez devant vous un homme que le malheur s'est plu à persécuter; c'est un malheur étrange à vous dire, mais un malheur bizarre, unique, un malheur phénomène. »

Ce début surprit tellement l'auditoire, qu'on y prêta la plus scrupuleuse attention, et que, pour un

instant, la pensée du jardin et du pavillon s'éteignit dans les artères cérébraux de Laorens : tout se tut, les convives, les assiettes, les bouchons et le perruquier.

« Oui, mes amis, reprit le conteur, je suis un homme déchu, tombé du faîte des sommités sociales. Naguère, j'étais recherché, brillant, admiré; je vivais de triomphes et d'applaudissemens : aujourd'hui, me voilà réduit à chanter inaperçu dans les chœurs; je ne suis plus qu'un être sans nom, un chanteur sans voix, un artiste sans pain. Ainsi passent les gloires de l'homme.

Je me nomme Firenzuola. Je suis natif de Florence, et pendant vingt ans de ma vie, j'ai passé pour ce que je ne suis pas. Apprenez que tout mon malheur consiste à être un homme comme les autres, au lieu d'être un *soprano* véritable.

« — Allons ! quelle extravagance nous débitez-vous là? s'écria Horace.

« — Aussi vrai que vous n'êtes pas ivre, monsieur, c'est la cause de toutes mes infortunes; mais, pour mieux vous faire comprendre le secret d'une destinée dont vos mœurs n'ont pu vous fournir l'exemple, per-

mettez que je prenne les choses d'un peu haut, et que je vous fasse connaître ma famille.

CHAPITRE IV.

Histoire de deux Soprani.

« Sachez, mes amis, que je suis le fils d'un des meilleurs *soprani* de Florence. Mon grand père était aussi un *soprano* distingué : car, dans ma famille, nous sommes tous *soprani* de père en fils.

« — Je vous en fais bien mon compliment, dit la vieille comédienne.

« — Vous comprenez bien, reprit

Firenzuola, qu'en dépit de cette qualification, nous sommes tous privés d'un des avantages importans qui constituent le *soprano* véritable : nous ne sommes que des *soprani* frelatés ; mais si nos maîtresses y gagnent quelque chose, les oreilles des amateurs n'y perdent rien. Une conformation particulière de la glotte nous rend dignes de rivaliser avec les *soprani* parfaits, et nous pouvons hardiment leur disputer l'éminente supériorité dont ils se targuent dans le monde. Mon oncle, c'est-à-dire mon père (car vous comprenez encore que le soin de conserver notre réputation et notre état nous force à user, dans

notre intérieur, des mêmes supercheries de parenté que les prêtres), mon père, dis-je, était parvenu, à force de chanter dans les rues les opéras de M. Cimarosa et de M. Mercadante, à captiver la faveur du public et à se faire engager, par le directeur du théâtre royal de Florence, comme premier sujet. Il y avait deux ans qu'il avait fait ses débuts avec éclat; personne ne s'était avisé de soupçonner qu'il manquât quelque chose à son mérite, lorsque la fille d'un aubergiste de Florence s'avisa de porter plainte contre lui, à cause de deux enfans dont il l'avait rendue mère, et qu'il refusait de reconnaître.

Ce fut un effroyable scandale dans la ville. Un cardinal, qui probablement était de complicité dans la faute de mon père, poussa les poursuites contre lui avec animosité. Les tribunaux le condamnèrent à payer des dommages et intérêts à la fille pour s'être rendu coupable envers elle d'abus de confiance. Les Florentins, furieux d'avoir applaudi pendant deux ans un homme qui se portait aussi bien, l'accueillirent sur la scène à grand renfort de pommes cuites, et le directeur du théâtre royal profita de la circonstance pour le chasser sans lui payer le prix de son engagement, disant qu'il avait été

indignement trompé sur le prix de son marché. Mon père voulut alléguer que le directeur avait fait, grâce à lui, des recettes considérables, et que, malgré les inconvéniens de son organisation physique, il avait rapporté autant d'argent au théâtre qu'un *soprano* pur et sans mélange, qu'enfin il avait traité la caisse de l'administration comme la fille de l'aubergiste ; la haine de ses concitoyens ne lui permit pas d'avoir raison de cette perfidie : les maris surtout prétendirent qu'il n'y avait plus de repos possible pour eux, si tous les *soprani* de la ville se mêlaient de devenir dangereux pour leurs

femmes, et les femmes s'effrayèrent des conséquences de leurs intimités particulières, en apprenant qu'un *soprano* était capable de s'oublier à ce point. On dressait déjà un gibet pour pendre mon malheureux père, lorsqu'il s'enfuit un matin, pauvre et honteux, suivi de ma mère et de moi, qui, depuis plusieurs années, passions pour sa sœur et son neveu.

« Chemin faisant, je me rappelle qu'il nous arriva de faire halte sur la lisière d'un bois, où mon père, fondant en pleurs, mit en délibération s'il ne s'imposerait point sur-le-champ toutes les conditions nécessaires pour remplir sa profession avec

probité. Il représenta à ma mère que tant qu'il resterait dans une position aussi équivoque à l'égard du public, il serait en butte à mille persécutions de la part des hommes, qui n'auraient jamais de confiance en lui, et de celle des *soprani*, qui porteraient envie à son genre d'infortune. Mais ma mère s'opposa à cette résolution courageuse, en lui disant que les femmes d'un autre pays seraient peut-être disposées à montrer plus d'indulgence pour l'imperfection qu'on lui reprochait en Toscane.

« Mon père suivit ce conseil, et s'en trouva bien. Il passa en France, et consacrant le peu qu'il possédait

à louer une salle et une douzaine de quinquets, il donna aux habitans de Tarascon une soirée musicale qui releva sa fortune. Il s'était annoncé sur l'affiche pour un vrai *soprano*, arrivant de Naples en droite ligne, avec son neveu, jeune *sopranino* qui montrait les plus rares dispositions. En effet, à peine âgé de sept ans, je commençais à glapir, d'une voix plus flûtée que celle d'un enfant de chœur, la *canzonetta* et la *barcarole*. Ces promesses avaient vivement excité la curiosité des habitans de Tarascon; et les femmes, n'ayant jamais compris les avantages dont un *soprano* pouvait jouir dans la société, témoi-

gnèrent, devant la bonne mine de mon père, un intérêt plein de compassion. Peu à peu cet intérêt devint si vif, que ma mère en fut alarmée pour son propre compte. C'était à qui voudrait entendre et voir le prodigieux *soprano* : le goût de la musique était devenu passion chez la moitié de la population tarasquaise. Nous faisions des recettes immenses, et les femmes disaient qu'un *soprano* n'était pas un être si disgracié qu'on le leur avait peint jusqu'alors : il y eut plusieurs grandes dames qui l'invitèrent à chanter en particulier dans leurs appartemens. Mais la fatalité attachée à notre race destinait mon

père à un nouveau genre de réprobation. A force de faire de la musique avec les belles virtuoses de Tarascon, ses facultés morales baissèrent sensiblement, sa poitrine se fatigua, sa voix s'affaiblit. Bref, à la fin d'un souper où l'avait admis en tête à tête la veuve d'un fournisseur très-riche, il eut la douleur de rester beaucoup au-dessous de sa réputation. Alors la dame déclara dans la ville que le *soprano* napolitain était un talent usé, que sa voix avait perdu plusieurs notes. Plusieurs de ses amies, personnes d'un goût éclairé, parlèrent de lui avec la même défaveur. Dès qu'il fut abandonné des femmes, sa

fortune croûla. Les hommes, qui l'avaient beaucoup moins goûté, se prirent à dire assez haut qu'il ferait bien, pour son honneur, d'abandonner la partie du chant. Les recettes baissèrent, et les dettes grossirent : car mon père, un peu trop enorgueilli de ses succès à Tarascon, s'était montré beaucoup moins réglé dans sa conduite. Il fallut partir *incognito* par une belle nuit de décembre, ruiné encore une fois, et cette fois pour des torts tout opposés à ceux que les Florentins nous avaient reprochés.

Alors nos affaires marchèrent en déclinant. La voix et la santé de

mon père s'affaiblissant de plus en plus, il prit le parti désespéré qu'en une autre circonstance de sa vie il avait proposé à ma mère pour obvier aux désagrémens éprouvés à Florence. Il espérait du moins retrouver par cet essai un des moyens d'existence qu'il avait long-temps fait valoir. Un chirurgien, qui avait le goût passionné des expériences, et qui composait un traité sur les avantages hygiéniques du baptême des juifs, persuada à mon père qu'il recouvrerait toute la fraîcheur de son organe, et ma mère, pensant que désormais la résolution de son époux avait peu d'inconvéniens pour elle,

acquiesça à cette tentative. Mon pauvre père en mourut, emportant le regret de n'avoir jamais pu s'installer dans aucune des positions où les préjugés des hommes et les intérêts des femmes l'avaient alternativement poursuivi.

« Vous voyez, poursuivit Firenzuola, qu'une destinée bizarre et fatale s'est appesantie sur ma maison. Ma mère et moi, nous traînâmes durant quelques années une existence misérable. La vente du corps de mon père, que les médecins avaient voulu examiner comme un phénomène, lui avait rapporté une cinquantaine de francs au moyen desquels nous nous

procurâmes un orgue de Barbarie. C'était une pièce de rencontre, assez bonne, et que nous traînions sur un petit brancart où ma pauvre mère me faisait monter, quand nous étions trop fatigués de la marche. Nous parcourûmes ainsi la Savoie, l'Auvergne, la Bourgogne, le Limousin, le Poitou, le Périgord, la Touraine et l'Orléanais. Nous vécûmes deux ans dans les rues de Paris, gagnant notre pain au jour le jour, et n'ayant pas souvent de quoi coucher à l'abri.

« Ma destinée devint plus affreuse encore par la mort de ma mère. Je me trouvai seul au monde avec une

voix de soprano, un orgue de Barbarie, et seize ans. Je conçus le projet de quitter la France et de retourner dans ma patrie, me flattant de tirer parti de l'organisation de mon larynx. Je partis donc avec mon orgue et traversai de nouveau toutes les provinces que j'avais déjà explorées.

A Clermont, je fis la connaissance de M. Robolanti, homme universel, industriel encyclopédiste, voyageur européen, physicien, organiste, chef d'orchestre, instructeur de chiens, de serins et de lièvres, fabricant de thé suisse, d'eau de Cologne, de pommade, d'onguent odontalgique, de faux rateliers et de semelles im-

perméables. Il fut charmé de ma voix, émerveillé de mon merveilleux timbre, me prit pour un soprano, et m'engagea comme tel pour deux ans, moyennant six cents francs. Mon sort devint infiniment plus honorable : mon existence était assurée, mon repas arrivait assez régulièrement à la fin de chaque journée, et j'avais toujours un lit à couvert sur la paille, entre le cheval du brancart et le chien qui joue au domino. C'étaient mes seuls amis; car, hélas! en dépit des avantages de ma nouvelle position, je ne tardai pas à être plus misérable que jamais. Je n'eus pas plutôt aliéné ma liberté

que je connus son prix et la regrettai amèrement : il me fallut supporter toutes les volontés d'un maître irascible et brutal, recevoir de lui des conseils sur mon art, que son cheval entendait mieux que lui, supporter les suites de sa mauvaise humeur, lorsque les recettes ne couvraient pas les déboursés, renoncer enfin au droit sacré que chaque homme possède et que j'avais si religieusement pratiqué jusque-là, de répondre à une injure par une injure, à un coup de poing par un coup de poing. Je fus aussi la victime des cruelles plaisanteries de mes camarades sur ma condition

de soprano. Elles me furent si amères, que vingt fois je fus sur le point de déclarer qu'elle était usurpée : mais aussitôt je me rappelais les infortunes de mon père, et craignant d'être, comme lui, accusé de fraude et de mensonge, chassé, honni, poursuivi, banni, je me laissais humilier. Ce qu'il y avait de pire, c'était le mépris, le dégoût, l'espèce d'horreur que j'inspirais à madame Frasie Robolanti, grande brune fort impérieuse, fort coquette et fort bête. Elle était très-malheureuse avec son mari, qui la tenait en cage dans sa carriole, comme un enchanteur qui a volé une princesse par

les chemins, et ne la laissait voir qu'aux gens capables d'apprécier cette rare faveur. Forcée d'accepter ses amans et battue quand elle voulait les choisir, elle me rendait victime de tous ses chagrins et passible de toutes ses fantaisies. Je n'eus d'autre moyen d'adoucir mon sort que de renoncer, auprès d'elle, au titre qui faisait tout mon crédit auprès de son mari. Je parvins ainsi à plaire à l'un et à l'autre. La confiance de Robolanti était sans bornes : sans bornes aussi l'intention que me témoignait sa femme de réparer ses injustices passées.

Nous passâmes ensemble en Pié-

mont et en Lombardie. Là, ma voix prit de tels développemens, et le goût naturel que j'avais pour mon art, me conduisit à de si rapides progrès que j'acquis une véritable célébrité ; Bergame, Vérone et Mantoue se disputèrent la troupe musicale de Robolanti, à cause de l'inimitable soprano, et de tous côtés je reçus des offres avantageuses pour m'engager dans d'autres troupes que la sienne. Je manquai toutes les occasions de faire fortune, à cause de l'ascendant que madame Frasie avait pris sur moi ; je parvins bien à faire tripler mes apointemens ; car, grâce à moi, mon patron avait triplé ses bénéfices ;

mais je fis la détestable sottise de ne point exiger le paiement régulier de mes honoraires, et de me laisser arracher au beau pays d'Italie, où sans aucun doute j'aurais été de plus en plus apprécié. Robolanti voulut exploiter la partie orientale de la France; il se flattait que ma voix y ferait merveille encore plus qu'en Lombardie, où les soprani sont assez répandus. En effet, six mois après, nous étions aux bords de l'Océan, et nous chantions l'Italien de Venise aux riverains de la Garonne, lorsque tout-à-coup ma taille prit un soudain accroissement, mes forces musculaires se trahirent dans tous mes mouvemens,

mon menton se couvrit de barbe, et dérogeant à toutes les prérogatives de ma lignée, je me vis dépouillé peu à peu de tout ce qui constitue les apparences de mon espèce. Alors, bien que ma voix n'eût encore rien perdu de sa fraîcheur, il ne fut plus possible d'en imposer davantage au public. Je ne pouvais plus paraître sur les planches sans être accueilli par des rires inextinguibles; mes camarades, qui avaient toujours envié mon succès, mêlaient leur hilarité à celle du parterre, et jusqu'aux personnages muets de la troupe ne pouvaient se taire sur le ridicule de ma robuste complexion, qui jurait telle-

ment avec les perfides insinuations de l'affiche. Soit que la nature se fît un jeu cruel de me priver de tout moyen d'existence, soit que la douleur dont m'abreuvaient tant de railleries influât sur ma santé, je tombai dans la plus grande des infortunes. Ma voix s'altéra ; je la sentis chaque jour grossir et s'enrouer d'une manière effrayante ; je fis de vains efforts pour la modifier ou la contenir, elle s'échappait rude et bruyante de ma poitrine oppressée. D'abord elle eut le timbre éclatant d'une trompette, puis le ronflement sonore d'une basse ; puis elle redevint toute de cuivre, et tonnante

comme un buccin d'église. Elle me déchirait les oreilles ; elle faisait frissonner madame Frasie, et depuis long-temps une bande collée sur l'affiche annonçait au public M. Firenzuola, *basse-taille*, au lieu de Firenzuola, *soprano*.

« Jugez quelle humiliation! A mon entrée dans la troupe de Robolanti, imbu encore des préjugés de votre nation, j'avais souffert de m'entendre appeler *castroncello*, *castrataccio*, par mes camarades; mais en Italie, ils avaient vu mes triomphes, ils avaient reconnu ma supériorité; ils avaient envié ma gloire, et les préférences du directeur, et l'augmen-

tation de mes appointemens. A peine avais-je goûté la vie enivrante de l'artiste, qu'il me fallut redescendre dans le rang des chanteurs de profession, et végéter sans applaudissemens, réduit à la condition d'homme.

«Cependant Robolanti, voyant que je ne lui offrais plus les mêmes ressources que par le passé, avisa aux moyens de me frustrer de mon paiement. Il essaya d'abord de me rebuter par ses brutalités : il avait, sans s'en douter, un puissant auxiliaire dans la personne de madame Frasie, dont les exigeances augmentant avec le volume de ma voix, commençaient

à devenir très-fastidieuses. Je les supportais avec courage, n'ayant rien amassé, et voyant approcher le terme de mon engagement; je me flattais de me retirer avec un bénéfice honnête, et de chercher fortune à Paris sur quelque théâtre lyrique. Mais Robolanti s'avisa d'un étrange moyen pour se dérober à la nécesssité de payer. La bizarrerie de la fortune l'aida merveilleusement, comme vous allez voir...

« Il y a 15 mois, M. Robolanti, en faisant une démonstration expérimentale d'électricité sur la place des Quinconces à Bordeaux, laissa éclater, trop près de lui, une préparation

de poudre fulminante qui faillit le tuer, et lui imprima des traces irréparables de son imprudence. Dernièrement, madame Frasie se trouva dans la position où mon père avait mis la fille de l'aubergiste, à Florence. M. Robolanti, qui n'eût pas dû s'en étonner, après les entreprises commerciales dont sa femme était pour lui l'objet, m'appela, et d'un ton brutal, me dit : Vous êtes soprano ou vous ne l'êtes pas.

« J'allais répondre : Ecoutez, me dit-il ; il n'y a que vous et moi qui ayons accès auprès de madame Robolanti. Or, madame Robolanti se trouve dans une situation embarras-

sante à expliquer : c'est vous ou moi qui en sommes la cause, car je tiens pour sûr que ce ne peuvent pas être tous les deux.

« — Patron, lui répondis-je, en affectant une grande candeur, vous savez mieux que personne que ce ne peut être moi.

« — Eh bien ! me dit-il en me donnant un soufflet et un coup de pied dans le dos, vous en avez menti : car si ce n'est pas vous, c'est moi ; or, je suis *soprano*, donc vous ne l'êtes pas, donc vous avez séduit ma femme. Sauvez-vous, ou je vous arrache les oreilles.

« Le boucher l'aurait fait comme

il le disait. Incapable de rétorquer un argument si spécieux, je fus forcé de fuir, et je vins prendre un engagement dans cette troupe, où je débute sous des auspices si défavorables.

« Voilà, mesdames et messieurs, le cas pitoyable où je me trouve, ayant perdu mon état, ma maîtresse, mon année de gages, ma profession de *soprano* et ma voix, pour m'être permis de porter, pendant près de deux ans, un titre que, grâce à moi, M[me] Frasie Robolanti n'a jamais reproché à son époux. »

CHAPITRE V.

Souvenirs.

Profondément ennuyé du récit du *soprano*, Horace, le plus inhabile de tous les hommes à jouir d'un plaisir qu'il s'était promis, conçut pour le souper et pour les convives un de ces dégoûts spontanés qui viennent nous saisir au sein des plaisirs factices. Incapable de supporter plus long-temps le malaise qu'il éprouvait, il n'attendit pas le dénouement de l'histoire

de M. Firenzuola, et se jeta dans une allée du jardin, heureux et soulagé de respirer l'air de la nuit et le parfum des myrthes qui croissent presque sans culture dans ce climat. D'abord il erra dans l'obscurité, foulant aux pieds des touffes de belladone, et livrant à la brise balsamique ses cheveux secs et brûlans. Il se sentit ranimé par cet air tonique, et presque disposé à une gaîté vraie. Alors il se rapprocha de la salle du festin, dont les chants et les rires venaient jusqu'à lui, et dont les fenêtres ouvertes laissaient échapper des flots de lumière qui allaient pâlir et s'éteindre sur la verdure. Au tra-

vers des branches, il distinguait les visages enluminés, les attitudes grotesques, les regards lascifs, les sourires équivoques; alors, cherchant sur ces visages joyeux à s'emparer de la contagion de la joie, et reconnaissant l'impossibilité d'être affecté des mêmes intérêts, amusé des mêmes plaisirs, tout d'un coup il se sentit plus triste, plus isolé que jamais. Par un de ces retours que nous faisons sur nous-mêmes, alors qu'une sensation douloureuse vient réveiller toutes les douleurs du passé, Horace retrouva toutes les siennes, et sa vie entière se déroula sous ses yeux comme un seul jour.

D'abord il se vit tout petit enfant, mélancolique et souffreteux dans les bras de sa mère, ayant le malheur de ne manquer de rien, de n'avoir pas le temps de former un désir, et cherchant souvent avec sa sœur, un peu plus âgée et un peu plus gâtée que lui, un amusement qui, selon leur expression naïve, ne les ennuyât pas. Ensuite ses yeux s'ouvraient aux choses de la vie; mais dès-lors on prenait le soin de les lui présenter sous un faux jour. Ses parens, orgueilleux d'une fortune amassée dans le commerce, lui donnaient pour alphabet la liste de ses propriétés futures, et pour notions d'histoire na-

turelle, l'entretenaient du revenu de la coupe des bois et de l'avantage des regains. Alors il se rappela l'ennui rongeur qui s'était monstrueusement glissé dans son cœur d'enfant; il avait souffert, sans savoir d'où venait son mal, toutes les misères de la richesse. Il avait envié la liberté du mendiant et le sarrau de toile du villageois. Une seule chose, qu'il se retraçait avec plaisir, était son bon précepteur, si éclairé, si simple et si dévoué. Celui-là lui avait fait aimer l'étude, l'avait préservé de la sottise et de la vanité, et lui avait appris à respecter, dans ses parens, les préjugés et les ridicules qu'il ne partageait pas.

Mais à seize ans, on avait enlevé le jeune homme à son digne ami, à ses champêtres excursions, devenues pour lui si fécondes en jouissances pures. On l'avait revêtu d'une brillante livrée et jeté dans un régiment de la garde royale, pour rivaliser de folie et de fatuité avec la jeune noblesse de France. Horace n'avait jamais oublié la réponse que sa mère lui fit, un jour qu'il protestait de son antipathie pour l'état militaire : « Votre voisin, le jeune comte de B**, lui avait-elle dit, est sous-lieutenant dans la garde royale : sa mère me disait l'autre jour qu'il fallait être bien *né* pour obtenir ce privilége; nous

lui prouverons que la richesse est une aussi bonne recommandation dans l'état, que sa noblesse décrépite. »

Alors, il se rappela ses premiers chagrins, ses larmes en quittant le bon Aubry, sa timidité en entrant dans la vie, les sottes plaisanteries qui l'avaient accueilli au régiment et la morgue glacée de ces jeunes talons rouges qui s'énorgueillissaient d'avoir le pas à la cour sur leur colonel, et s'étonnaient qu'un camarade sans titres osât se permettre d'avoir de plus beau chevaux que les leurs et une plus jolie maîtresse.

Mais un instant le tableau du passé brille d'un coloris vif et riant devant

les yeux d'Horace. Il revoyait ses premiers plaisirs, ses premières amours, ses premières folies. Jeune homme élégant et beau, il oubliait les sages leçons de M. Aubry, et se laissait enivrer par le suffrage de ces femmes assez folles pour faire perdre l'esprit aux jeunes gens, assez sages pour ne pas risquer leur cœur. Quel orgueil et quel amour palpitait dans son âme quand, monté sur le plus beau cheval de l'armée, il passait en caracolant sous les fenêtres de la belle marquise, et lorsqu'une adorable grisette, fleur ignorée de la province, le suivait des yeux dans la rue, en disant à sa compagne, assez bas

pour qu'il l'entendit : Voilà le plus joli homme de la garnison! Comme il relevait sa jeune moustache, et faisait avec un plaisir d'enfant sonner son grand sabre sur le pavé!... Mais la marquise se moqua de lui; il fut trompé par la grisette. Alors, comme il ne s'occupait point de politique, il avait espéré la guerre, et il avait sérieusement étudié la théorie militaire. Mais la guerre n'était pas venue; le grade de capitaine, obtenu au sein de la paix, par faveur, ne l'avait ni consolé, ni enorgueilli, et il avait vécu tantôt dans sa famille où son cœur se sentait à l'étroit, tantôt dans un monde où il n'osait le répandre.

Enfin, après quelques mois où il vécut pauvre, et travailla pour vivre, Horace se rappela la mort de sa mère, de sa mère dont l'amour renfermait plus de vanité que de vraie tendresse. et que pourtant il avait pleurée avec douleur : car il est des affections qu'en dépit de la raison le cœur ne répudie jamais. Il se vit rentrant en maître dans cette maison où la raideur paternelle l'avait rarement admis à délibérer sur les intérêts communs. Il avait depuis quelque temps abandonné l'état militaire qui n'offrait rien à ses désirs de gloire. Il s'était plu à répandre autour de lui le bonheur qu'il ne connais-

saitpas, à réparer les injustices, à faire pardonner l'orgueil de ses parens ; et, ne pouvant obtenir qu'on bénît leur mémoire, il avait réussi à les faire oublier. Il avait encouragé l'industrie, relevé le commerce : pendant deux ans il s'était rendu utile à sa province, précieux à ses voisins, cher à ses amis ; les pauvres avaient béni son nom, les envieux l'avaient respecté.

Tout-à-coup, au milieu de ce tableau où la conscience du jeune homme s'épanouissait, heureuse et rafraîchie, une pensée subite éteignit cette lueur de joie, ses sourcils se contractèrent ; il passa la main sur

son front comme pour en chasser une idée fixe, une souffrance obstinée...

«.... Toujours ce souvenir! dit-il; il me suivra partout!... — Ah bah! s'écria-t-il en quittant brusquement l'allée sombre qu'il parcourait depuis quelque temps sans le savoir, quelle folie de regretter le bonheur qui est une chimère, quand on a sous la main la seule réalité de la vie, le plaisir! Je gage bien qu'en ce moment mon sage Laorens ne pense guère à moraliser sur le passé. Voyons donc un peu la mine qu'il fait auprès de sa débutante... Non; allons plutôt voir l'intérieur du pavillon.. En vérité,

si la mère était plus fraîche....

Et en devisant ainsi avec lui-même il tira la clef de sa poche et pénétra dans le boudoir de province d'un air aussi cavalier, aussi profane que s'il fût entré dans une église.

Les séductions de ce sanctuaire de l'amour n'étaient pas assez délicates pour impressionner l'imagination d'un sceptique comme Cazalès. Les murs étaient revêtus de ce papier d'auberge qui represente des forêts, des villes, des chasses coloriées et vernies. Sur celui-là on voyait la cour de Cythère, les jardins d'Idalie en vert d'épinard; un temple de l'amour en marbre couleur de brique, des fon-

taines qui versaient des flots d'indigo dans des bassins d'eau de savon, des rivières qui coulaient des décoctions d'absynthe, des amours si rouges qu'on les eût dit écorchés, des nymphes horriblement contrefaites et des faunes les plus inocens du monde: tout cela dansait d'un air si froid et s'enlaçait dans des attitudes si ennuyées, qu'il était impossible de ne pas bâiller en les regardant. Sur les boiseries, quelques gravures, encadrées dans du bois noir, offraient des sujets plus clairement érotiques, et n'inspiraient que plus de dégoût. Sur une table s'élevaient quelques corbeilles de fruits et deux flacons d'un vin capiteux,

haut en couleur, dont l'aspect seul était impertinent. Enfin le vieux sofa de taffetas rose fané, unique siége de ce guet-à-pens, semblait chercher à sourire et ne faisait que la grimace, comme un vieux libertin qui étale toute sa laideur en voulant se faire aimable.

Horace fit le tour de ce charmant réduit; et, s'étendant avec ses bottes sur le poudreux sofa, il ne trouva rien de plus plaisant que de s'y endormir, et de poser dans ce seul fait l'épigramme que méritait le goût du mercure perruquier. Les fumés du vin aidèrent merveilleusement à cette fantaisie ironique, et bientôt le som-

meil pesa lourdement sur ses paupières fatiguées.

Il dormait depuis un de ces instans à la fois rapides et longs, qui vous plongent dans des siècles d'illusions et d'activité, lorsque les sons purs et pénétrans d'une jeune voix féminine vinrent se mêler à son rêve. Il se crut transporté sur une des plus hautes cimes des Pyrénées, dans une de ces solitudes dont la sublime tristesse avait naguère aigri son mal; et, comme tous les hommes plus ou moins fantasques, c'est dans un souvenir, dans un rêve qu'il trouva l'enthousiasme refusé la veille à la réalité. Il voyait nettement la campagne

au travers des vapeurs d'argent qui voilent presque toujours les régions élevées ; il distinguait les contours multiformes des rochers, les sinuosités lointaines du torrent et la dégradation des teintes de la verdure verticalement jetée sur le roc. Et la scène changeait; c'était le versant d'une montagne verte avec son chalet enfoui dans le sol jusqu'au toit, son jardin de giroflées jeté sur les trois pieds carrés de terre végétale d'une roche, comme une corbeille de fleurs sur son piédestal ; son ruisseau échappé à quelque pierre moussue et tombant goutte à goutte sur des tiges de saponaire et de rhodo-

dendrum ; Sa vache fauve rayée, comme un tigre, ruminant sous un massif de coudrette et de sorbier: Horace voyait tout cela... tout cela était à lui; il y était seul, il y était roi; il respirait la fraîcheur et le parfum, il entendait le frémissement du ruisseau et la voix surtout, la voix de jeune fille qui chantait une romance au son de la mandoline, et qui résonnait insolite dans ce riant paysage, comme la voix d'un pauvre ange exilé sur un rocher près des cieux.

Peu à peu une légère sensation de froid s'étendit lentement sur les membres du dormeur; le réveil se glissa

dans son sang et monta de veine en veine jusqu'à son cerveau ; il s'imagina d'abord que le ruiseau de son rêve coulait sur lui et se gonflait jusqu'à l'engloutir ; ses paupières se soulevèrent avec effort; et au travers des frissons, des bâillemens et des contractions nerveuses du réveil, il se trouva étendu sur le sofa, la tête appuyée sur deux amours de chêne sculptés qui surmontaient le dossier de ce galant débris du siècle Pompadour. Cependant la voix magique avait survécu aux prestiges du sommeil; il l'entendait toujours, et saisissait nettement l'harmonie de ses rimes italiennes. C'était un tim-

bre de voix si suave, si frais, que l'oreille en était caressée et que les nerfs les plus malades eussent repris, en l'écoutant, toute leur élasticité.

Horace éprouva le bienfait de ce joli chant. Il sortit du pavillon pour savoir à qui il en était redevable ; et, après avoir traversé le jardin, il alla s'asseoir sur la fenêtre de la salle où les comédiens essayaient de modérer les progrès de l'orgie, en faisant chanter la jeune Rose. Horace jeta les yeux sur elle : elle était jolie, fraîche, insouciante, froide ; les paroles amoureuses de sa chanson contrastaient si fort avec l'immobilité de son angle facial et la négligence de

ses airs de tête, qu'il éclata d'un rire amer.

«Elle est bien femme! pensa-t-il : elle jure un amour éternel et ne pense à rien!

C'était dommage que son chant fût sans âme, car il ne manquait ni d'art, ni de goût; seulement elle était là comme une petite fauvette qui répète les gentilles chansons de sa mère, et qui vit son premier mois de mai. L'amour n'a pas encore échauffé son sein, et déjà son frais gosier remplit les bois de roulades flexibles et de rians ramages : étourdie, babillarde, vivant d'air, de soleil et de printemps.

« Ce Laorens! pensa Horace, comme le voilà heureux! L'imbécille! demain il me fera un sermon avec la langue épaisse, les yeux appesantis et la mâchoire lourde : il me dira que je consume ma vie sans en jouir, et qu'il en a joui cette nuit : il appellera cela du plaisir, du bonheur peut-être! Il faut pourtant que je sache combien ses sottises vont me coûter; ou bien.... attendrai-je qu'il évalue lui-même, après le tête-à-tête, le budget de ses félicités? Ce serait plus sage; mais la vertueuse et prudente mère laisserait-elle prélever le droit de possesion sur sa vente, avant d'avoir pris hypothèque sur nos

bourses? tout cela devient embarrassant. »

Alors, entrant par la fenêtre du rez-de-chaussée, il tira Laorens à part.

« Mon cher, lui dit-il, tu es délicieux, tu as l'air d'un gros pigeon : je suis fâché que tu ne puisses pas te voir. Diable m'emporte! tu es amoureux comme une bête. Mais à quoi songes-tu, mon bon ami? tu veux donc nous ruiner tous les deux?

« — Comment cela?

« — Il y a deux heures que tu devrais être dans le pavillon, et tu ne m'en as pas encore demandé la clef. Tu ne vois pas que la mère ne

te perd pas de vue? qu'il n'est pas un de tes ridicules dont elle ne prenne note! Tu vas voir tout à l'heure qu'elle nous présentera un mémoire où chacun de tes soupirs, chacune de tes œillades te seront portées en compte et taxées à tant la pièce.

« — C'est fort joli, ce que tu dis-là. Mais je voudrais bien te voir à ma place.

« — Dis donc que tu en serais bien fâché; veux-tu que j'essaie?

« — Tu ne brilleras pas plus que moi. Nous avons affaire à la plus hypocrite ou à la plus sotte, ou à la plus vertueuse de toute les filles.

elle n'entend rien, ne répond à rien, on dirait qu'elle ne comprend pas la question.

« — Diable! c'est beaucoup de talent pour son âge : cette fille-là ira loin; mais j'ai peur que ce ne soit pas avec toi.

« — Attention! la mère l'emmène.

« — Ah! c'est l'instruction maternelle qui commence, c'est bon signe. Sois tranquille : dans cinq minutes, ta belle saura, si tant est qu'elle les ignore encore, toutes les manières de palper les goussets d'un homme, en ayant l'air de l'attirer ou de le repousser. Si tu ne trouves pas un dragon de vertu, ce ne sera pas faute de théorie. »

CHAPITRE VI.

Conseils à ma Fille.

En achevant ces mots, Horace jeta un coup d'œil sur la jeune fille, au moment où elle sortait de l'appartement, triste et nonchalante, la tête baissée, l'air distrait. Il y avait quelque chose de si vrai dans son maintien négligé, tant de grâces souples et jeunes dans ses mouvemens, une telle suavité de mélancolie dans sa démarche chaste et lente, qu'Horace se demanda pour-

quoi il avait cédé cette proie excitante au méthodique Laorens ; il éprouva même je ne sais quel remords de l'avoir ainsi sacrifiée à un caprice de jeune homme.

Cependant la Primerose avait conduit sa fille à un banc adossé contre le pavillon du jardin, et là, elle dit d'un ton solennel et avec une attitude composée.

— Ah ça! ma fille, qu'avez-vous à me reprocher? N'ai-je pas toujours été pour vous une bonne mère? Quand avez-vous manqué de quelque chose avec moi? quand avez-vous souffert de la misère? Nous avons pourtant traversé ensemble de mau-

vais jours! vous en êtes-vous aperçue?

« — Je sais bien que vous vous êtes privée de tout pour ne me laisser manquer de rien : je le sais, maman, et j'en suis reconnaissante.

« — Vous ai-je rendue malheureuse? ai-je pris un plaisir que vous n'ayez pas partagé, une peine dont vous ayez eu la moitié? ai-je accepté un cadeau dont vous n'ayez eu votre part? Au lieu d'être jalouse de votre jeunesse et de votre beauté, comme le sont la plupart des mères, n'ai-je pas toujours cherché à vous faire valoir! ne suis-je pas fière de vous voir bien mise et recherchée de tous les hommes?

« — Mais, maman, dit Rose embarrassée, je crois... je sais que vous m'aimez.... est-ce que je me plains?

« — Eh bien! ma Rose, mon enfant, pourquoi veux-tu me faire de la peine? pourquoi es-tu toujours triste, toujours sauvage? Tu ne t'amuses de rien, tu sembles te déplaire partout... jamais tu ne fais comme les autres....

« — Mais, maman, je ne sais pas pourquoi tu me reproches tout cela. Quand nous ne sommes que nous deux, est-ce que je ne suis pas de bonne humeur? quand nous voyageons entre camarades, est-ce que je ne suis pas la plus folle pour cou-

rir, changer de place, rire des passans, voler des fruits autour des buissons, faire galopper nos chevaux? et quand la recette va mal, est-ce que je ne suis pas la plus indifférente, est-ce que je ne fais pas tout mon possible pour te distraire et te consoler?

« — C'est vrai, mon enfant, tu es bien aimable quand tu veux : embrasse-moi, ma petite.... »

Rose jeta vivement ses bras au cou de sa mère.

« Mais dis-moi, ma fille, reprit la Primerose, toi qui es si bonne, si gentille, pourquoi t'obstines-tu à

me désespérer? car enfin tu sais bien ce que j'exige de toi! »

Rose laissa retomber ses bras avec découragement.

« Voyons, Rose, ma chère amie, sois raisonnable; il est temps de faire quelque chose pour ta mère, de lui prouver que tu n'es pas une ingrate, une fille sans cœur. J'ai pris soin de toi comme de la prunelle de mes yeux; tout ce que j'ai gagné, je l'ai dépensé à ton entretien, à te donner un état, une position dans la société. Combien y a-t-il de mères qui abandonnent leurs enfans? Crois-tu que dans notre profession d'artiste, ce ne soit pas une chose difficile et

embarrassante, que de traîner partout un marmot sur ses bras, tandis qu'il y a des hôpitaux partout! crois-tu qu'il n'y ait pas quelque mérite à t'avoir gardée avec moi?

« — Hélas! maman, je sais bien tout cela! dit tristement la jeune fille.

« — Alors, ma mignonne, récompense donc ma tendresse maternelle; renonce à ces folles idées de bégueulerie que tu t'es fourrées dans la tête, hélas! Dieu sait comment? Certes, ce n'est pas moi à qui ta conscience pourra les reprocher un jour. Il est temps de te rendre utile: tu ne peux pas toujours vivre oisive et paresseuse.

« — Mais je joue la comédie, dit Rose, dont les joues s'animaient de honte et de colère ; je suis engagée au même prix que vous dans la troupe de M. Robba, et je mets tout mon gain, tous mes profits entre vos mains... de quoi vous plaignez-vous? que voulez-vous de plus?

« — Tu sais bien que cela ne peut pas aller long-temps. C'est une existence misérable pour toi, que de courir la province en charrette. A ton âge, je ne me serais pas contentée d'un pareil sort : j'avais déjà fait deux établissemens brillans, j'avais une voiture et des cachemires, je menais un train de princesse ! Ah ! j'étais

autrement décidée que toi : je commandais, j'étais reine, j'étais libre, j'étais heureuse, je jouissais de la vie..... Je n'avais rien de plus que toi, j'étais belle; seulement je savais tirer parti de ma beauté, je ne la laissais pas en friche... Et ne va pas croire pour cela, mon enfant, que je me sois jamais mal conduite; fi donc! ce n'est pas moi qui te donnerais un mauvais conseil; je puis marcher partout, ma fille, partout la tête haute... Personne ne viendra jamais reprocher à mademoiselle Primerose, votre mère, de n'avoir pas légitimement gagné l'argent qu'elle a dépensé... C'est que nous avions de

l'honneur, des principes! Allons, Rose, sors de ton apathie; cette nonchalance est un crime dans ta position. Tu vois que nous ne sommes pas heureuses, que ta mère est forcée de paraître sur les derniers théâtres des départemens, tandis qu'avec un peu de bonne volonté de ta part, nous pourrions nous montrer sur un meilleur pied, et remonter peut-être sur un théâtre de grande ville... C'est décidé, n'est-ce pas, tu veux faire voir à ta petite maman que tu l'aimes? »

La Primerose, en parlant ainsi, pressait sa fille sur son cœur, et s'apprêtait à l'arroser de ses larmes.

« Eh bien ! dit Rose avec angoisse, pâle, et la mort dans le cœur, eh bien ! que faut-il donc faire ?

« — Ne fais donc pas la sotte, tu le sais bien ! Devant le monde, ce n'est pas maladroit de faire l'innocente, mais avec ta mère, c'est bête. »

Rose pleurait de rage...

« Tu penses bien que ce beau souper, cette dépense, ces frais de lumière et de salon, tout cela n'est pas pour moi... Allons ! voilà que tu pleures, maintenant ! Pourquoi pleurez-vous, mademoiselle ? est-ce que ces jeunes gens ne sont pas bien ? Celui qui vous fait la cour est assez aimable, j'espère : galant, l'air doux,

de bonnes manières, un physique charmant... Eh bien! il semble que vous lui fassiez une grâce en le souffrant auprès de vous... Pas un mot agréable, pas un sourire, pas un soupir; vous n'avez pas même rougi! Vous ne savez donc pas qu'il a au moins cent mille francs de rente! Il voyage dans sa voiture, en poste, entendez-vous? Il a un beau laquais, parfaitement mis, qui m'a parlé d'un château, d'un hôtel à Paris : si vous vouliez vous donner un peu de peine, vous auriez tout cela, pourtant; vous iriez en calèche, et au lieu de jouer la comédie, vous auriez une loge à tous les théâtres de la capitale!

« — Mais, si je ne l'aime pas! dit Rose avec dégoût.

« — Qui vous parle de l'aimer, ignorante? qui vous y pousse, qui vous y force? tâchez seulement qu'il le croie. Allez, ce n'est pas malin de tromper un homme; ils ne demandent tous que cela.

« — Tromper, mentir, être vendue, payée, non, jamais! s'écria Rose avec véhémence en s'arrachant des bras de sa mère.

« — Eh bien! dit celle-ci, humiliée, irritée jusqu'au fond de l'âme, s'il en est ainsi, je vous renie, je vous abandonne. Devenez ce que vous pourrez, faites-vous religieuse,

si cela vous plaît, mendiez votre pain, soyez femme de chambre de quelque marquise dévote, épousez un cordonnier ou un huissier, arrangez-vous, je ne m'en mêle plus. Vous êtes une mauvaise fille, une fille coupable, une grande lâche; vous méprisez les conseils de votre mère; vous vous croyez vertueuse, parce que vous êtes vaine et désobéissante... Allez, on voit bien que vous ne connaissez pas les commandemens de Dieu.... *Tes père et mère honoras*.... Voilà plusieurs occasions exellentes que vous manquez; il est décidé que vous voulez tourner à mal.... Allez donc! suivez votre penchant : votre mère

sera seule désormais : elle vieillira, pauvre et délaissée, avec le regret d'avoir échauffé, élevé, nourri un serpent dans son sein ; elle mourra de misère peut-être, quand vous auriez pu la soutenir et l'assister.

« — Eh bien! dit Rose en se tordant les bras, s'il y a un Dieu, vous en répondrez devant lui !

« — Sois tranquille, ma fille, dit la Primerose en se radoucissant, Dieu ta mise au monde pour jouir de la vie; il t'a fait belle pour être aimée : c'est mépriser ses dons que de les négliger; ensuite, il n'y a pas de bon Dieu, et s'il y en a un, tout cela ne le regarde pas. Allons, plus de ré-

flexions ; reste ici... Je vais dire à ton monsieur qu'il peut venir.

« — Dites-lui de votre part tout ce que vous voudrez, mais rien de la mienne, entendez-vous?

« — Sois tranquille. Il faut être modeste et timide, c'est fort bien vu, je te le répète. Résiste un peu, résiste même long-temps si tu veux, et dis toujours *non*, même après : cela fait bon effet et nous attache un homme. Tu vois que je te mets bien à l'aise, mon enfant : seulement, pas d'impertinences, entends-tu? rien qui blesse l'amour-propre : les hommes ne pardonnent point cela.... Si tu étais assez adroite !... »

Ici la Primerose baissa la voix, et se rapprocha de sa fille.

« Tu pourrais ne rien accorder.... Par exemple, cela demande beaucoup d'habileté et d'expérience. Quand on connaît bien son affaire, on fait toujours espérer, et on ne cède que quand on veut.... Mais, non, pour un premier essai, tu t'en tirerais mal; il se rebuterait. Hélas! tu as commencé trop tard! Mais sois bonne enfant, ma fille, ta mère te bénira, et le ciel te récompensera. Et puis par la suite, quand tu auras acquis un peu d'habitude, tu resteras sage comme tu l'entends, si tu en as le goût. Va, ma fille, va, que ton

bon ange t'accompagne, veille sur toi, et t'empêche de faire quelque sottise! Tu es si jeune, tu as si peu vécu!.... Ah, je ne suis pas présomptueuse; mais si j'étais comme toi, fraîche et belle!... Chacun son tour, mon enfant : au moins, fais honneur à ta mère!.... »

En achevant cette touchante péroraison, la Primerose, presqu'attendrie de son éloquence, voulut embrasser sa fille; mais celle-ci la repoussa avec un sentiment d'horreur.

« Dépêchez-vous! lui dit-elle d'un ton glacé, et elle s'assit, résignée, sur les marches du pavillon.

CHAPITRE IV.

L'apprentie--Courtisane.

L'IDÉE qui avait traversé l'esprit d'Horace, au moment où Rose était sortie de la salle, se retrouva plus claire, plus distincte, plus palpable au fond du premier verre de Madère qu'il lui fit succéder. L'espèce de doute avec lequel Laorens envisageait la dépravation précoce de Rose, produisit, malgré lui, une sorte d'im-

pression sur son cerveau. Il voulut l'éclaircir, et pendant que le soprano essayait en vain de retouver au fond de sa poitrine les sons purs et flatteurs qu'il avait si piteusement perdus, les deux amis échangèrent rapidement quelques paroles.

« Sérieusement, où en es-tu?

« — Sérieusement, je n'en sais rien.

« — Mais qu'as-tu osé?

« — Beaucoup... en paroles.

« — Voilà tout!

« — Ma parole d'honneur.

« — Quel âne tu fais!

« — Je le sais bien!

« — Tu n'es donc pas si épris que je pensais?

« — Dix fois plus, au contraire, que tu ne le penses.

« — Oh! oh! alors tu vas t'embarquer dans quelque sottise. Crois-moi, brusque le sentiment, car on se moque de toi.

« — Voilà ce que je crains.

« — Tu en doutes?

« — Eh mon Dieu! je ne suis pas plus neuf que toi dans les folies du vice. Mais une créature froide comme celle-là en imposerait à un don Juan comme toi.

« — C'est pourquoi, je vous le dis en vérité, ajouta Horace en rem-

plissant le verre de son ami, il faut boire.

« — Pauvre ressource pour se donner du cœur, ou pour s'ôter le peu qu'on en a.

« — C'est la panacée universelle. Rappelle-toi la grande maxime du religieux d'Hoffmann : *bibamus.*

« — Bibamus! s'écria le garçon boucher, le tyran de la troupe : je vais vous chanter cela en canon. »

Tous les convives firent chorus : le vacarme grossit, les flacons diminuèrent : les cerveaux commençaient depuis long-temps à s'embarrasser.

La présence de Rose avait em-

pêché Laorens de prendre une part réelle à l'orgie ; mais lorsqu'au lieu de cette timide et frêle créature à son côté, il ne vit plus qu'Horace, Horace, âpre au plaisir, incisif dans la joie, absolu dans ses fantaisies ; Horace, habitué à dominer malgré lui tout ce qui l'approchait, alors il subit la contagion de la démence et tendit son verre d'une main chevrotante aux attaques redoublées de la bouteille.

L'idée folle avait grandi dans le cerveau d'Horace. Amener son raisonnable ami à toutes les folies dont celui-ci blâmait en lui l'abus, mettre le crime dans ses mains, le lui

livrer tout prêt, tout résolu, tout payé, noyer dans le vin ses désirs et ses espérances pour s'emparer de son plaisir, lui en arracher le profit et lui en laisser le remords, voilà ce qui parut à Horace un dénouement digne de lui.

« Mon sage Laorens, disait-il en lui-même, sois fou, sois amoureux, sois ivre, sois criminel, mais d'intention seulement. Perds ton âme; je me charge de sauver ton corps.

« — Bibamus! criait-il aux oreilles de son ami.

« — Bibamus! répétaient en chœur les comédiens.

Quand la Primerose reparut, le soprano ronflait sous la table, le tyran embrassait la duègue, M. Robba déclamait, sans être écouté, une tirade de Cinna, et Laorens voyait tout danser devant ses pupilles dilatées. Le signe que fit la Primerose ne fut compris que d'Horace : tout ce que Laorens put faire fut de se laisser soutenir par son ami, et de se laisser entraîner dans le jardin.

« Messieurs, dit la Primerose, en les arrêtant sur la porte, est-ce que vous êtes deux ?

« — C'est tout au plus si nous sommes *un*, répondit Horace en lui jetant sa bourse.

L'argument irrésistible fit son effet. La mère infâme s'assit tranquillement auprès du perruquier, en disant : « Maintenant, c'est à notre tour de souper.

« — La tête me tourne, dit Laorens dans le jardin, au bout de trois pas. Malédiction ! je crois que je suis un peu ivre.

« — Tu te trompes, mon ami, répondit Horace, en le déposant doucement dans un coin. Attends-moi ici.

« — Mais Rose? demanda-t-il en soulevant sa tête appesantie.

« — Je vais te la chercher... »

Horace n'avait pas atteint la porte

du pavillon, que Laorens dormait avec délices.»

«Oh, pour le coup!.. dit Horace en tirant la clé de sa poche.

Rose était devant lui; elle attendait à la porte.

Il était dans cet état d'excitation violente que cause le contact de la démence et le succès d'une folie. La débauche, à laquelle il n'avait pas pris part, avait agi plus vivement sur son imagination que sur les sens des autres. Lui, sobre et puissant, parmi ces êtres hébêtés, il avait accaparé toute l'énergie qu'ils avaient perdue : il avait son ivresse aussi,

mais morale, dévorante, nerveuse. En saisissant Rose dans ses bras contractés, il oublia son scepticisme, l'amertume de son cœur, les douleurs de sa vie, et les tortures d'un souvenir atroce... Il ne sentit plus contre sa poitrine qu'un corps de jeune fille, fluet, élastique, et qui se laissait emporter.

Il la déposa sur le sofa; et pour attiser ses voluptés égoïstes, il approcha les flambeaux; il voulut couvrir de lumière et de honte ce visage de femme. Il eût donné toute sa fortune pour la voir rougir, pour y surprendre des larmes, de la confusion, de la douleur, de la colère.

Mais elle était calme et pâle comme la mort.

« Ce n'est pas vous que j'attendais, lui dit-elle; ce n'est pas à vous que je suis condamnée.

« — Oh! de la haine, de la haine pour moi! s'éria-t-il, c'est mieux que je n'espérais.

« — Pourquoi vous? répéta Rose, en le toisant d'un air de mépris.

« — C'est moi qui paie, répondit-il, irrité de ce regard.

« — En ce cas, vous valez l'autre. »

Elle croisa ses bras sur sa poitrine. Son sein n'était pas ému, son œil n'était pas humide, ses joues n'étaient

pas animées, seulement ses lèvres étaient bleues: elle attendait son sort. Horace croisa aussi ses bras, et resta immobile comme elle, debout et cherchant de toute la puissance de son regard d'homme à faire baisser les yeux de femme froidement fixés sur lui. Mais il n'y avait pas plus de crainte que d'amour dans le regard de Rose.

Tout à coup le jeune homme porta sa main à sa poitrine et déchira sa chemise de batiste avec rage.

« C'est une statue comme l'autre! s'écria-t-il, et il fit quelques pas pour s'en aller. Mais son projet, son amour-propre, Laorens, le lende-

main, tout ce qui l'avait conduit en ce lieu lui revint en mémoire. L'ironie rentra dans son cœur; il tourna deux fois la clé dans la serrure, et la retira pour la jeter brusquement sous le sofa. Puis il regarda Rose d'un air de défi; il rassembla dans sa volonté et sur sa physionomie tout ce qu'il put trouver de pensée insultante et libertine. A tout prix il voulait la faire rougir; cette pâleur de marbre était entre elle et lui comme un rempart magique et infranchissable.

Elle supporta cet examen sans faiblir.

« Quel âge as-tu? lui dit-il.

« — Qu'est-ce que cela vous fait?

« — As-tu aimé quelqu'un ?

« — Je vous aime.

« — Il y paraît.

« — Je suis ici pour vous le dire et pour vous le prouver.

« — Tu es donc dans une affreuse misère?

« — Non.

« — Eh bien! pourquoi te donnes-tu?

« — Cela ne vous regarde pas.

« — Il y a quelque chose d'extraordinaire en toi.... Il faut que je te voie. »

La pauvre enfant était si belle, que Cazalès sentit toute sa vie se réfu-

gier dans ses artères; l'homme moral expira en lui : mais le bras de Rose était si froid qu'il en eût peur : il lui sembla qu'il avait le cauchemar, et que cette femme n'était qu'une ombre.

« Je te déplais horriblement, lui-dit-il, conviens-en?

« — Mais... est-ce que je vous le prouve?

« — Tu n'as donc pas de sang dans les veines! s'écria-t-il en pressant ce pauvre bras rond et délicat jusqu'à le rendre bleuâtre. »

Le visage de Rose exprima la souffrance et rien de plus.

« Je savais bien, dit-elle, qu'un homme devait agir ainsi.

« — Un homme! dit Horace. Je suis donc le premier, Dis? dis-moi un mot, un seul mot, afin que je t'aime ou que je te fuie. Repousse-moi si tu veux, mais parle... Tu as horreur de moi, dis?

« — Je ne vous hais pas plus qu'un autre.

« — Mais tu te donnes à regret? Rose, dis-le moi! misérable fille! mais parle donc, épargne-moi un crime, un nouveau crime! »

A son tour il devint pâle.

« Est-ce que tu crois, ajouta-t-il

froidement, que je suis capable d'un viol?

« — Ce n'est peut-être pas le premier, répondit-elle avec une ironie calme. »

Horace devint pourpre de colère, et serrant les poings avec rage:

« Ah ça? qui êtes-vous, lui dit-il, de quel droit m'attirez-vous ici pour me faire un mal horrible?

« — Je ne comprends rien à votre mal.

« — Ni moi, à votre stupidité. Si vous vous livrez à moi, pourquoi me traitez-vous avec mépris? Si vous voulez que je vous respecte, pourquoi ne le dites-vous pas?

« — Je n'ai pas le droit de vous commander, répondit Rose, et je ne veux pas descendre jusqu'à vous implorer. Voyons, monsieur, finissons-en : votre prix est fait, n'est-ce pas? vous m'avez-vue ; trouvez-vous que je vaille l'argent que vous avez donné ou promis?

« — Si je te comprends en ce moment, s'écria Horace, il n'y a pas d'or qui puisse te tenter, et il n'y en a pas assez au monde pour te payer... Votre mère a reçu l'argent ; je ne suis pas assez vil pour revenir sur ma parole.... Expliquez-vous maintenant : vous êtes maîtrese de vous-même. Voulez-vous être à moi? me

voici à vos pieds. Vous êtes fière, et vous avez raison ; c'est à genoux que je vous demande à vous seule... Voulez-vous que je sorte ? Faites un signe, et j'obéis. »

La vie sembla éclore, faible et imperceptible d'abord, dans les traits de Rose ; elle garda le silence et posa sa main sur son cœur, qui commençait à reprendre le mouvement : elle respira comme une asphyxiée qui retrouve la première sensation de l'existence.

Puis, après un moment de réflexion : « Je ne peux pas vous aimer encore, lui dit-elle, mais je sens que je ne vous méprise plus. Si vous

voulez me tenir de moi-même, attendez quelques jours ; je tacherai... Je ferai tout mon possible pour n'avoir plus de répugnance, plus d'horreur pour mon état.

« — Votre état!

« — Hélas! monsieur, j'aurai beau m'en défendre, il faudra bien céder à ma destinée. On le veut absolument, et je n'ai pas d'autre moyen d'existence... A moins de quitter ma mère; et, quoi qu'elle soit bien coupable, je n'ai qu'elle au monde à aimer, je ne peux pas me décider à la haïr. Eh bien! je lui laisse mon corps; je garde mon âme. »

Cazalès resta quelques instans

plongé dans une méditation profonde ; je ne sais qu'elle pensée traversait son cerveau, mais ce n'était plus le même homme.

« Ni ton corps, ni ton âme ! s'écria-t-il enfin, replaçant sur elle, avec un chaste respect, le châle qu'en entrant il lui avait arraché ! Rose, voulez-vous vous fier à moi... à moi seul ?

« — Non, monsieur.

« — Non

« — Je ne puis être votre maîtresse, car je vous aimerais peut-être, et ce serait aimer le vice. Je serais perdue. Au lieu qu'*autrement*, mon cœur ne se donnera jamais ; l'horreur

et le dégoût de ma profession m'empêcheront de m'y plaire ; et quand j'aurai enrichi ma mère, je sortirai pure de la plus odieuse des épreuves... Ah dame! voyez-vous, j'ai bien réfléchi. J'ai bien vieilli en deux heures.

« — O vertu romanesque et sublime! est-ce ici ou je devais m'attendre à te rencontrer! s'écria Cazalès. Eh bien! vous avez raison, mon enfant ; vous ne serez pas ma maîtresse : d'ailleurs, je ne vous mérite pas. Permettez-moi d'être votre ami? Laissez-moi vous tirer de l'affreuse situation où vous êtes, de vous soustraire aux dangers qui vous entourent, aux infâmes pro-

jets de votre mère? J'ai une sœur, une bonne sœur; elle vous gardera près d'elle, elle vous traitera comme sa compagne, comme sa fille. Dites, Rose, le voulez-vous?

« — Je n'oserai jamais vous donner tant de droits à ma reconnaissance, moi, pauvre fille qui n'ai que l'abandon de moi-même pour ne pas être ingrate.

« — Je ne vous verrai jamais. Ma sœur a un château loin de Paris, vous y vivrez tranquille, libre du monde; vous trouverez peut-être un mariage honorable... qui sait? Je l'aiderai de tous mes moyens. Je ne veux avoir ni droit ni prétention sur vous,

sachez-le bien, mon enfant : tout ce que je vous demande, c'est de vous rappeler que le premier libertin à qui vous avez eu affaire n'avait pas l'âme corrompue.

« — Mais ma mère

« — Nous lui fermerons la bouche avec des billets de banque.

« — Mais... elle m'aime.

« — Pauvre fille! ne prostituez pas ce mot là.... Dites? consentez-vous? »

Rose saisit la main d'Horace et la porta à ses lèvres.

« Emmenez-moi donc bien vite, dit-elle, car je crains ma mère, je la crains horriblement.

« — Oui, oui, sortons d'ici. Il y a pour vous d'autres dangers que vous ne prévoyez pas. »

Horace pensait en ce moment à son ami Laorens, dont l'ivresse pouvait bien changer de nature et devenir moins facile à réfréner. Il mit le bras de la jeune fille sous le sien, ferma le pavillon et en ôta la clef pour faire croire à ceux qui en approcheraient qu'il y était encore ; et, gagnant les derrières du jardin, il aida Rose à franchir un buisson de joncs marins. Les rues étaient sombres et désertes ; Rose ne les connaissait pas plus que son guide. Ils errèrent quelque temps au hasard.

La nuit, le silence, le bras de Rose, ce qu'il avait lu dans son âme, ce qu'il avait vu de sa beauté, eussent rallumé peut-être l'amour et la jeunesse dans son sein bouillant : mais l'espèce de sentiment religieux que laissent les nobles efforts, comme un doux parfum après eux couvrit de son égide ce voyage nocturne. Ils trouvèrent enfin la porte de l'hôtel de France, seul endroit où Horace pût introduire sa protégée à deux heures du matin ; il l'installa dans sa chambre, la conjura d'y dormir tranquille, et se contentant de déposer un seul baiser sur son front, il sortit après l'avoir enfermée avec

une précaution bien différente de celle qu'il avait eue une heure auparavant dans le pavillon.

Cependant la Primerose, après avoir compté et recompté avec une ineffable volupté les pièces d'or qui peuplaient la bourse de Cazalès, s'était plusieurs fois approchée du pavillon. Elle avait collé son oreille à la serrure ; elle avait tâché de glisser son regard au travers des rideaux d'indienne à grandes fleurs qui voilaient discrètement les croisées : toutes ses tentatives avaient été inutiles. Un profond silence régnait partout. Laorens était tombé dans une bienfaisante léthargie au mileu d'un carré de pois dont

les guirlandes encadraient fort agréablement son sommeil ; tout le reste des convives ronflait épars dans la petite maison de l'amphytrion, et le maître de ce délicieux séjour s'était endormi lui-même sur une partie de domino, où, dans son ivresse, il avait cru long-temps jouer vis-à-vis un partenaire.

Ce repos, qui supposait une grande résignation de la part de Rose, était d'un bon augure pour les intérêts de la Primerose ; mais elle se rappelait qu'elle avait vu sortir deux hommes, et que ni l'un ni l'autre n'avait reparu au souper : cette circonstance lui causait quelque inquiétude. Cette

enfant est si jeune, pensait-elle, si délicate! Et puis elle se rappelait que Laorens semblait fort peu dangereux en sortant de la salle, et elle craignait que son état d'ivresse ne causât du dégoût à sa fille, et ne gâtât pour l'avenir l'effet des bonnes résolutions où elle l'avait enfin trouvée ce jour là. Elle allait se décider à frapper à la porte du pavillon, lorsqu'elle entendit marcher derrière elle; et, en se retournant, elle vit Horace Cazalès, calme, froid, grave, et dans une des situations d'esprit où on le trouvait le moins souvent. Cet aspect, si différent de celui qu'elle lui avait vu la

veille, la frappa de surprise et d'une sorte de crainte.

« — Il n'y en a donc qu'un avec ma fille? dit-elle avec une voix mal assurée.

« — Soyez tranquille; madame; celui-là paiera pour deux; et en trois mots, d'un ton d'autorité, son portefeuille ouvert à la main, il expliqua ou plutôt il signifia à l'actrice le parti que venait de prendre sa fille, de se séparer d'elle pour jamais. Il calma ses cris, son désespoir et sa colère, en lui mettant plusieurs billets de banque dans la main. Le contact soyeux de ce fin papier rendit le calme à la

tendresse de mademoiselle Prime-rose; cependant elle versa quelques larmes sincères à l'idée de quitter tout à fait sa fille car l'amour maternel ne s'éteint jamais entièrement, même dans les âmes les plus viles. Enfin, il fut décidé qu'elle irait à l'hôtel de France lui faire ses adieux; mais que l'entrevue aurait lieu en présence d'Horace, qui redoutait l'influence qu'exerçait cette femme sur la pauvre Rose. Sûr de ses droits, il reprit le chemin de l'auberge, après avoir vainement cherché Laorens dans tous les coins de la maison de plaisance du galant perruquier.

CHAPITRE VII.

La Mère et la Fille.

Au milieu d'un bal, en contemplant au front des femmes ces fleurs plus belles que le printemps, ces plumes moelleuses et riches, ces turbans à aigrettes étincelantes ; en voyant palpiter sur leur sein les corsages lamés d'argent et la gaze frémissante, vous êtes-vous reporté par la pensée à ces boutiques en plein

vent, qui garnissent le pont et le quai de l'Hôtel-Dieu ? Là, sur le pavé, parmi la boue, la poussière et les chiens, des femmes, hideuses de misère et de saleté, vendent au dernier rabais ces fleurs, ces plumes, ces dentelles, échappées de la hotte du chiffonnier, ou recueillies sur un tas d'ordures. Eh bien! ces haillons, ces parures souillées, vous les avez-vus peut-être sur la femme que vous admirez le plus; ces nœuds de ruban ont voltigé sur des épaules d'albâtre; ce bouquet informe, incolore, vous l'avez envié; que sais-je? vous l'avez acheté vous-même, vous l'avez choisi avec amour, vous avez

trouvé dans l'assemblage des fleurs qui le composaient des secrets de bonheur et un langage de mystères. Vous l'avez porté un soir à celle que vous aimiez, vous avez frisonné de bonheur en le voyant attaché sur son sein. Et ces gants qu'elle vous confiait, et dont vous respiriez le parfum avec ivresse ! Les voilà, ce sont eux peut-être que la plus repoussante des créatures essaie et avachit maintenant sur ses mains sèches et flétries. Tous ces chiffons eurent leur jour d'éclat : ils firent plus d'un succès, ils décidèrent de plus d'une destinée; mais, traînés de fête en fête, ils sont tombés dans la boue, et vous vous

détournez au bout de la carrière qu'ils ont parcourue, tour à tour séductions, ornemens, artifices, oripeaux, guenilles.

Ainsi la courtisane qui implore au coin des rues le denier du libertin, ou qui se traîne, have et livide, sur les marches d'un hôpital, a eu aussi sa jeunesse, sa beauté, ses triomphes et sa vertu peut-être....

Ces réflexions se mêlaient, dans l'esprit d'Horace, à une série d'amertumes dont le secret rongeait depuis long-temps sa vie. Mais à ces souvenirs tristes se mêlaient le sentiment délicieux de la bonne action qu'il venait de faire. Sa poitrine sem-

blait déchargée d'une partie de son fardeau ; le mal chronique qui dévorait sa pensée n'était plus que langueur et mélancolie. Il revenait de l'orgie, les nerfs calmes et reposés, la conscience tranquille et satisfaite. Le soleil se levait sur les Pyrénées, blanches et transparentes comme des masses d'opale ; l'Adour se couvrait d'une vapeur satinée ; ses eaux limpides et frémissantes, se plissaient au souffle du matin dans les vastes réservoirs qui encadrent la place de Tarbes. Horace s'arrêta un instant pour regarder le ciel dans ces belles eaux ; et comme il arrive dans toutes les préocupa-

tions sentimentales, il trouva bientôt l'image qui remplissait sa pensée dans l'objet qu'il contemplait. Il évoqua dans l'onde la gracieuse apparition de Rose, il la vit flotter vague et suave, plus belle que les premiers nuages qui montaient dans le ciel avec le soleil. En rêvant de la sorte, il entendit derrière lui des pas lourds, qu'il prit pour ceux d'un palfrenier du haras de Tarbes; mais en se retournant, il vit une religieuse, et, cédant à ce respect involontaire que la robe noire et le tablier bleu des infirmiers inspirent à tout ce qui les rencontre, il se découvrit devant la sœur Olympie.

« Ne vous dérangez pas, mon brave, lui dit-elle. Enseignez-moi seulement l'hôtel de France.

« — Nous y allons ensemble, ma bonne mère, répondit Horace. »

Ils traversèrent la place de compagnie, et durant ce long trajet, sœur Olympie apprit à Cazalès qu'elle était envoyée de Bordeaux à Tarbes pour prendre quelques jeunes sœurs qu'elle devait conduire à Paris. L'administration leur fournissait de Tarbes à Agen les moyens de transport; savoir: un char-à-banc et un cheval, qui devaient être en ce moment à l'hôtel de France, et dont sœur Olympie allait prendre la direction. En effet,

le chariot de l'hospice était dans la cour de l'auberge, où il avait reconduit quelqu'un, la veille, à une heure trop avancée pour qu'on eût songé à renvoyer le modeste équipage à son domicile.

Tandis que sœur Olympie éveillait le garçon d'écurie, tançait les rouliers, mettait elle-même la main à l'œuvre, et soulevait le brancart pour y faire entrer le cheval débonnaire, Horace, frappé de cette circonstance heureuse, trouva le moyen de faire partir Rose sur-le-champ, et de la soustraire ainsi aux légèretés de Laorens, dont il appréhendait les moqueries autant pour lui-même,

peut-être, que pour elle. La sœur d'Horace était en ce moment dans son château, à quelques lieues d'Agen; c'était chez elle que les deux amis se rendaient; mais y paraître avec Rose, c'était une entrée ridicule et inconvenante; puis l'exposer pendant toute la route à l'embarras dû au rôle étrange qu'elle jouait vis-à-vis de Laorens, dans l'aventure de la nuit, c'était mal remplir les promesses de considération et de respect qu'il lui avait faites. Au contraire, confier Rose à des religieuses et l'envoyer ainsi à mademoiselle Cazalès, personne pieuse et hospitalière, en relation constante avec les sœurs de

charité, les prêtres et les administrateurs d'hôpitaux, c'était la lui présenter sous les auspices les plus favorables et avec les meilleures recommandations. Il fit donc part de son dessein à la sœur Olympie, et lui raconta de Rose ce qu'il crut propre à lui conquérir sa bienveillance. La religieuse avait déjà entendu citer mademoiselle Cazalès pour une âme excellente; on la bénissait à l'hospice de Tarbes. Elle n'hésita donc pas à se charger de la protégée d'Horace, et il ne s'agissait plus que de prévenir celle-ci.

Cazalès monta à la chambre où il l'avait laissée. Il frappa doucement;

n'obtenant pas de réponse, il se hasarda à mettre la clé dans la serrure et à entrer. Rose ne s'était pas déshabillée ; elle était là avec sa petite robe de percale blanche, son tablier de gros-de-naples, ses souliers de satin noir, telle qu'elle avait paru la veille dans le rôle d'ingénue du vaudeville. C'était sa plus belle, sa plus fraîche toilette ; et, quoiqu'un peu froissée par l'éclat du jour naissant, elle était encore charmante. Horace s'approcha sur la pointe du pied : elle dormait sur une chaise, le front appuyé sur le bord de la fenêtre ouverte, parmi des liserons et des branches de jasmins qui tapissaient

le mur et cherchaient à se glisser dans l'intérieur de l'appartement. Sa beauté avait repris toute cette grâce de jeunesse, tout ce parfum de bonheur et d'insouciance qui parent le joyeux âge de quinze ans. Rose était petite, mais svelte ; ses formes avaient la délicatesse mignonne de l'enfance avec les voluptés naissantes de la puberté. La veille, une contrariété secrète, une souffrance comprimée avait pesé sur elle tout le temps qu'Horace l'avait vue ; mais en cet instant, calme et reposée, elle avait toute l'incurie de son âge. En la voyant si vermeille, si naïve, si petite fille, il ne pouvait croire que

ce fût là la femme fière et forte dont le froid désespoir avait eu tant de puissance sur lui quelques heures auparavant. La scène de la nuit lui apparaissait comme un songe, comme une hallucination de l'ivresse. Il resta debout, silencieux, content, dévorant, dans une chaste ivresse, ces charmes qu'il avait eu le bonheur de ne point profaner, ces jolis sourcils qui formaient une bande pure et nette au-dessus des paupières veinées de bleu, ce front lisse, dont les contours se perdaient sous les ombres d'une chevelure noire, cette joue fine et veloutée, parée de l'éclat que donne le sommeil aux joues d'un

enfant, le rose de ses lèvres transparentes comme la cornaline, et sa peau brune, polie comme le tissu d'une fleur.

« Et tu aurais été la proie d'un libertin! pensa-t-il, tu aurais servi de philtre entre les mains d'une sorcière pour ranimer les sens éteints de quelque vieillard usé!.. Abandonnée, maudite, rongée de maux infâmes, tu aurais traîné dans la boue des rues, souri aux outrages des passans, et tu serais morte dans une léproserie si tu n'avais eu assez de courage pour te briser la tête contre l'angle d'un pont! Providence qui réchauffe l'ourson dans la neige des montagnes, et

qui ménage la bise au jeune duvet du vautour, qu'as-tu fait pour les pauvres filles ! »

Il n'osait se résourdre à la réveiller. Pauvre enfant ! elle dormait si bien ! Qu'elle vie rude et fantasque pour une aussi frêle créature, pour une si tendre fleur ! Que de chagrins, que d'humiliations dévorés dans cette âme précoce ! Quels rudes et ignobles assauts pour une vertu qui n'avait pas encore eu le temps de se reconnaître, et qui faisait usage de sa force par instinct et par goût ! Pauvre fille, qui ne s'était pas éveillée dans l'atmosphère du vice etqui, en cachette, avait rêvé la vertu,

romanesque, invraisemblable, exaltée, comme on rêve un premier amour! Pour la première fois de sa vie, peut-être, elle se sentait heureuse, et dormait sans appréhension du lendemain. Au moins, Horace prenait plaisir à la voir; il se félicitait de son repos, il se l'attribuait; sa poitrine se dilatait en suivant sa respiration égale et douce. Qu'elle dormait bien! comme elle se fiait à sa parole! Rien ne l'éveillait, ni la pensée cruelle de sa mère, ni la dureté de la couchette, ni le souffle humide du matin sur ses épaules et sur ses bras nus! ni le regard à la fois ardent et timide d'un homme

seul et frissonnant auprès d'elle.

Sœur Olympie, qui s'impatientait depuis quelques instans dans la cour, monta les escaliers de son pas lourd et délibéré. Alors Cazalès se hâta de jeter son manteau sur la jeune fille, dont la mise coquette, à une pareille heure, eût sans doute scandalisé la religieuse. Rose, en ouvrant les yeux, reconnut la sœur avec qui elle avait voyagé, et sa surprise ne fut pas sans un mélange d'inquiétude et de mécontentement, car elle crut presque qu'on allait la conduire dans une maison de pénitence. Horace lui expliqua son projet, et la rassura. Cependant toute son éloquence

échoua, quand il lui parla de partir sur-le-champ, sans voir la Primerose.

Rose méprisait sans doute au fond du cœur la femme qui l'avait voulu prostituer; mais elle avait pour sa mère cette tendresse d'instinct qu'il n'est pas en notre pouvoir d'étouffer par le raisonnement. Elle se révolta donc contre l'idée de la quitter définitivement sans l'avoir embrassée. La sœur Olympie commençait à exprimer son impatience par des exclamations énergiques, et Cazalès frémissait à chaque instant de voir tomber la gaîté comique de Laorens au milieu de ce débat singulier, lorsque la Primerose y mit fin en parais-

sant. Elle avait pris son parti, et apportait à sa fille un mince paquet de hards. Horace et la sœur les laissèrent seules ensemble, et Rose s'occupa de prendre un costume de voyage plus convenable. Alors la Primerose, à qui la présence de Cazalès en imposait singulièrement, exprima son inquiétude avec une tendresse à sa manière.

« Mon Dieu! mon enfant, lui dit-elle, tout ce que je vois me tourmente. Pourquoi donc cette religieuse, ce départ précipité, cette séparation soudaine d'avec ton amant? Je crains bien que nous n'ayons fait une imprudence en acceptant

l'établissement qu'il te propose. Il m'a l'air d'un homme extraordinaire. Hier soir, il était charmant; ce matin, je ne l'ai plus reconnu. Raconte-moi donc comment les choses se sont passées entre vous deux?

« — Dispensez-m'en, je vous en prie, répondit Rose.

« — Mais enfin, ma fille, es-tu contente de lui?

« — Oui, ma mère, plus que je ne saurais le dire. »

« — Allons, tant mieux, mon enfant, tant mieux;.... mais tout ceci est bien étonnant, et, je te l'avoue; je m'y perds; mais si telle est ta volonté, sois heureuse comme tu

l'entends, et surtout, ma fille, ménage ton bonheur, sois prudente, conduis-toi bien; puisque cet homme t'emmène et se charge de toi, tu lui dois de la reconnaissance, ma fille : Rose, pas d'infidélités avant deux bons mois, entends-tu?

« — Oh! ma mère!...

« — Tu es jeune, crois mon expérience... Hélas! si ma mère m'avait dirigée avec autant de sagesse dans la carrière où elle me jeta, je n'en serais pas où j'en suis. Ecoute-moi donc, petite, pendant deux mois sois sage et fidèle; après, agis en sens contraire, pour donner de la jalousie; car au bout d'un certain temps, l'a-

mour a besoin d'être ranimé par ce procédé. Cependant ne le pousse pas à bout, songe à ce que tu lui dois...

« — Je lui dois en effet beaucoup, dit Rose avec tristesse, en songeant que le plus grand bienfait d'Horace était de la délivrer de cette affreuse éducation.

« — Ne tombe pas dans les extrêmes, ça ne vaut rien; si tu allais faire la bêtise de l'aimer trop et de négliger le soin de ta fortune, tout serait perdu : tu lui sacrifieras les plus belles années de ta vie sans en jouir, et sans profit pour ta vieillesse ; car, vois-tu, ma fille, ce n'est pas sur nos

vieux jours qu'il faut espérer de relever notre existence. Vois moi, si j'avais eu le bon sens de raisonner toujours comme aujourd'hui, je n'en serais pas là ; mais je te l'ai dit : ma mère n'a pas eu soin de moi, et j'ai eu aussi mes travers, mes égaremens; j'ai fait la faute de m'attacher à un banquier de Lyon qui m'a fait le plus grand tort.

Rose n'écoutait pas ; elle achevait sa modeste toilette, puis elle s'avança pour embrasser sa mère. Bien que celle-ci eût semblé prendre à tâche de se rendre plus méprisable que jamais, et de lui ôter tout motif de regrets, la pauvre enfant fondit

en pleurs ; et cette femme, si misérablement dépravée par l'éducation que lui avait donnée sa mère, et qu'elle transmettait à sa fille comme un héritage qu'elle devait garder avec orgueil, cette femme, qui portait si haut la religion de ses principes et la dévotion du vice, ouvrit ses bras à Rose, et versa sur elle de véritables larmes.

« Va, chère enfant, lui dit-elle, sois heureuse, et jamais ingrate : n'oublie jamais ta mère, qui a tout fait pour toi et qui mourrait de douleur si tu la forçais à rougir un jour de ta conduite; sois probe, sois honnête. Et si, un jour, tu étais pauvre

et misérable, appelle-moi ; la Primerose ne manquera pas plus à sa fille qu'elle n'a manqué à sa mère : j'ai soigné sa vieillesse, je l'ai nourrie six ans, et elle est morte dans mes bras, heureuse, fière de son enfant, comme je le serai de toi, ma fille.

Lorsque Rose monta en chariot, la Primerose traita la religieuse avec dédain. Elle ne s'expliquait le départ de sa fille avec sœur Olympie que par la possibilité d'une querelle entre Horace et Laorens. Sa présence empêcha Rose de dire un seul mot à son libérateur. Mais au travers de ses larmes il put voir briller un éclair de reconnaissance , lorsque la sœur

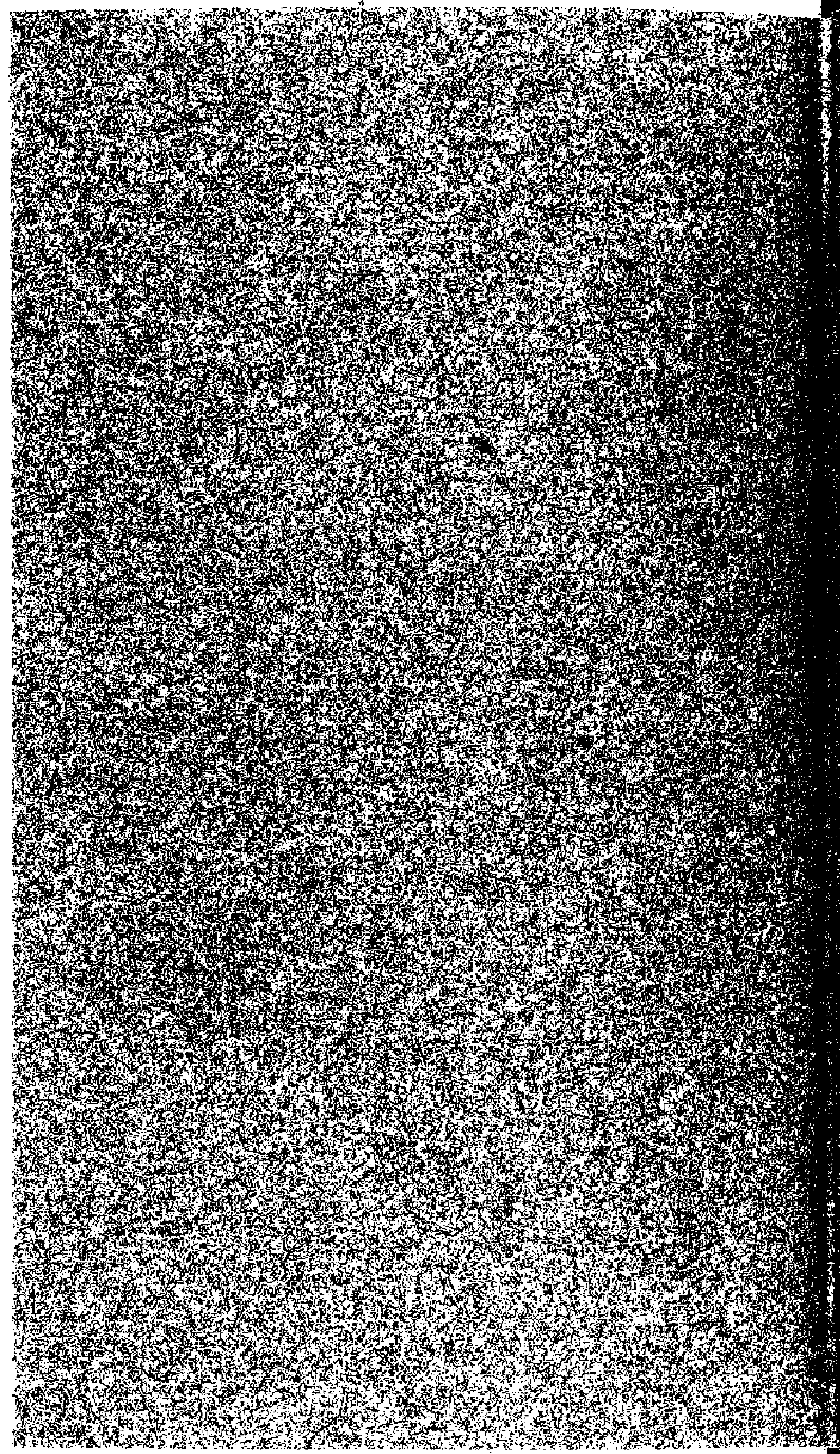
Olympie, saisisant les rênes, caressa d'un vigoureux coup de fouet les flanc du cheval, qui partit comme un trait.

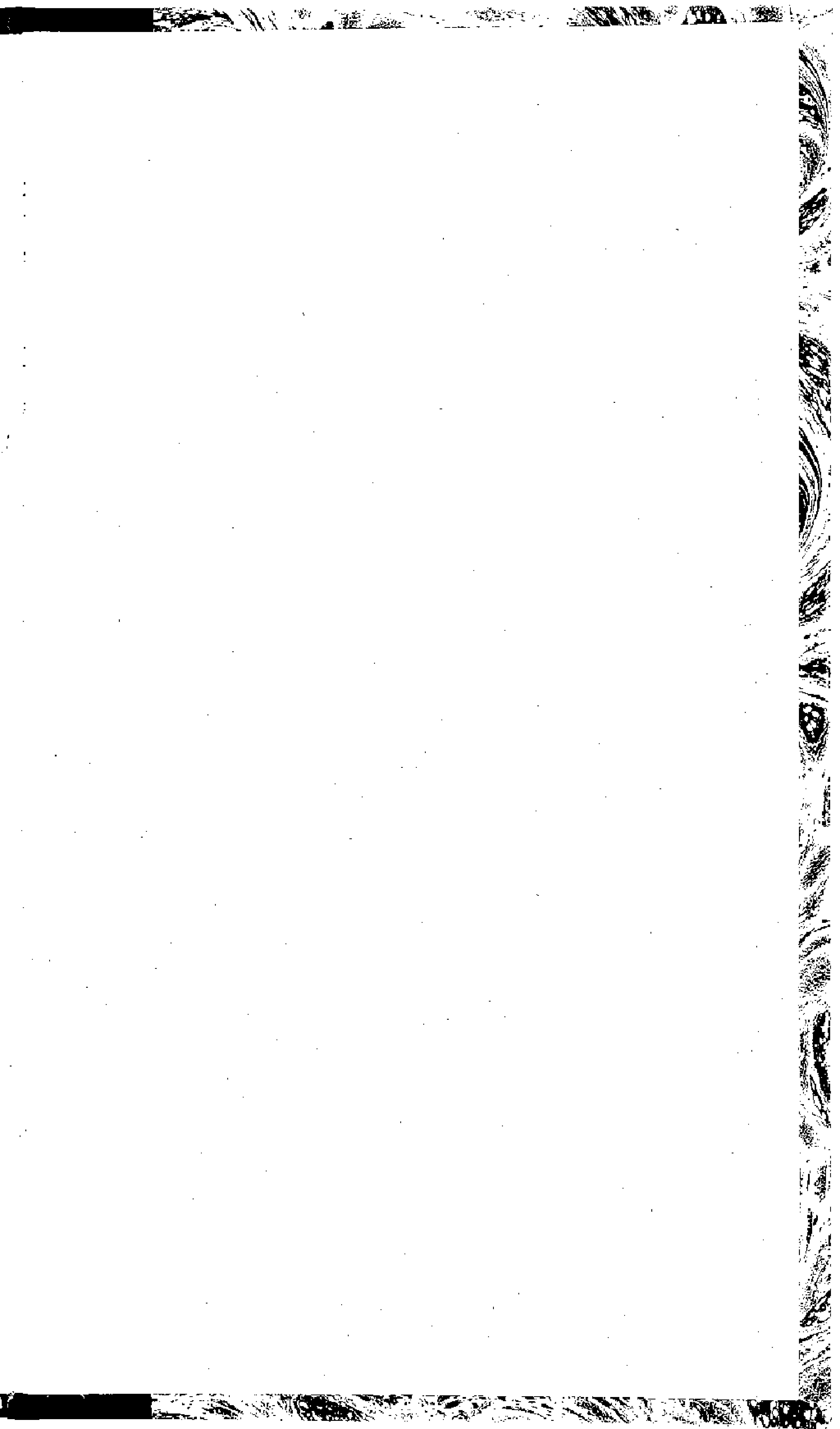
FIN DU PREMIER VOLUME.

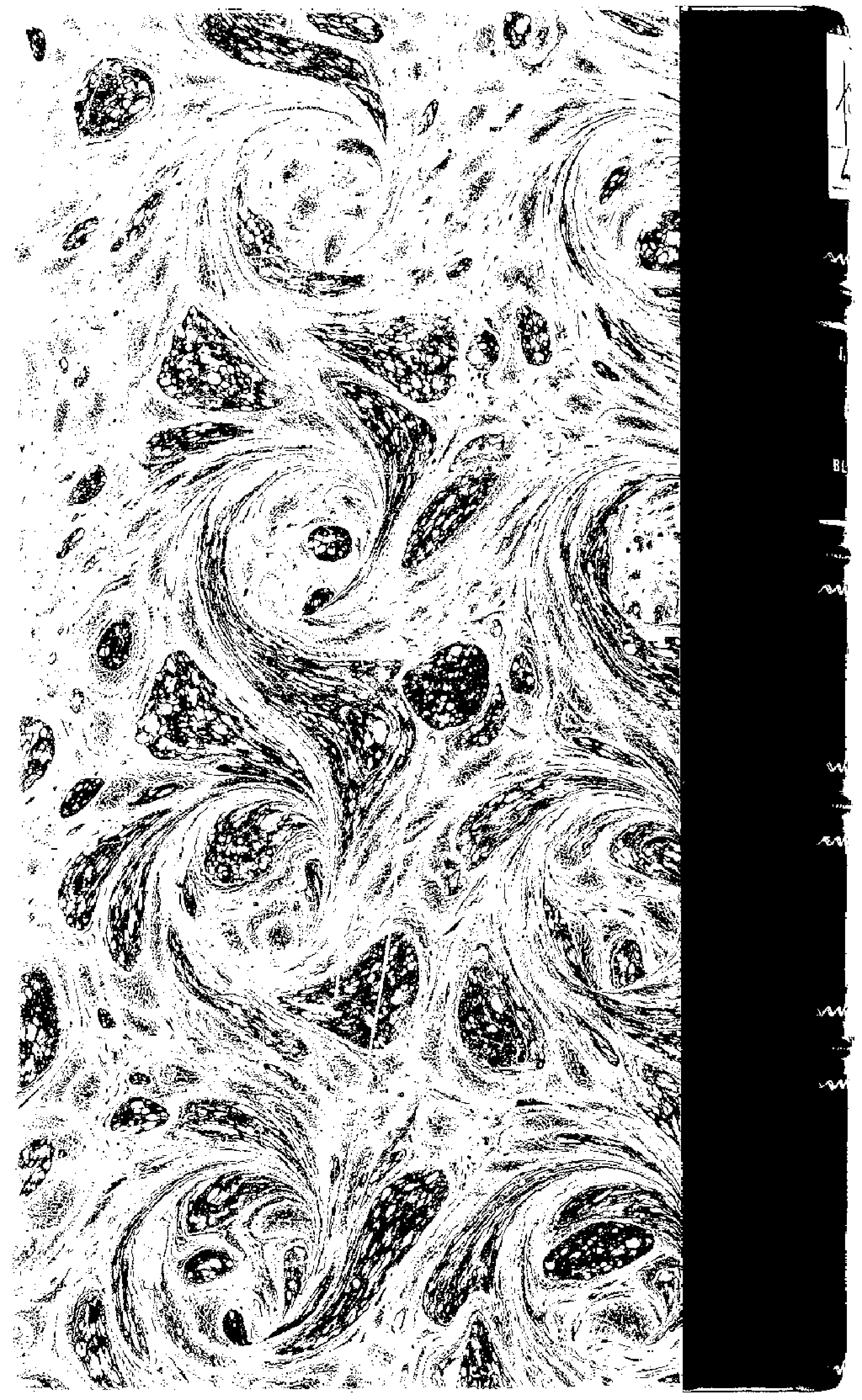
TABLE

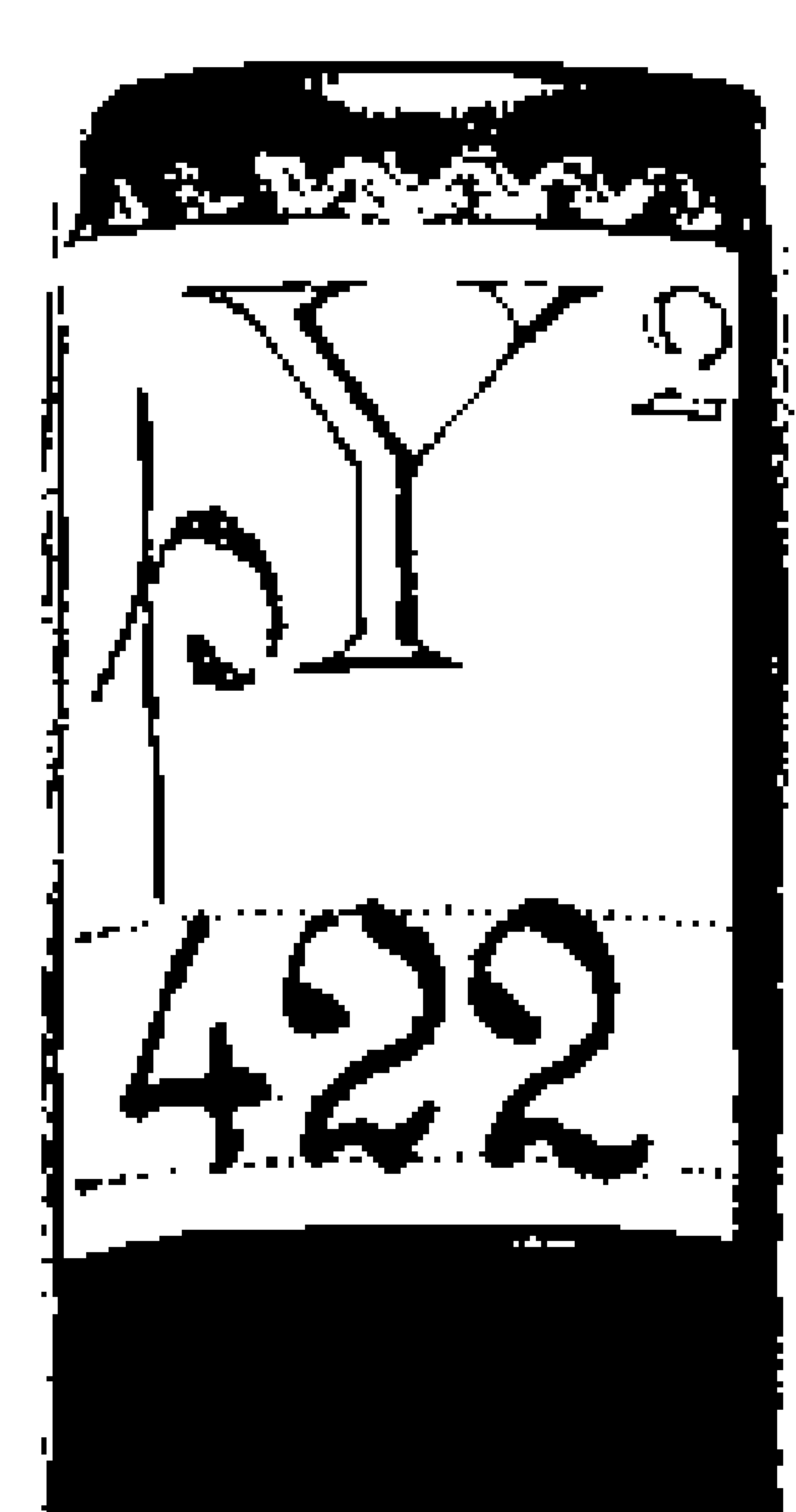
DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.









J. SAND

ROSE
ET
BLANCHE

I